

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50. — Tout semestre commencé se paie en entier. — On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 35.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins. — Toute communication doit être affranchie.

JEUDI, 30 AOUT 1877

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Décisions judiciaires concernant les journaux

1^o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2^o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

3^o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4^o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

AVIS

A NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL.

Notre agent, M. H. T. Déchéne, a commencé depuis quelques jours la visite de nos abonnés à domicile, afin de collecter ce qui nous est dû pour l'abonnement du semestre courant et pour arrérages. Nous prions nos amis de se tenir prêts, et de mettre de côté la somme qu'ils nous doivent, afin de s'éviter à eux-mêmes le désagrément d'être dérangés plusieurs fois pour une si petite affaire, et d'épargner à notre agent des voyages réitérés.

SOMMAIRE

Une explication, par L. O. D. — Un appel dangereux, par L. O. David. — Bibliographie: Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, etc. — Mgr. Conroy à Saint-Hyacinthe. — Nos gravures: Arrivée du Maréchal-Président au camp d'Avord. — Les écrivains canadiens en France. — Dépôt de l'instruction publique. — L'Exposition universelle. — Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, par l'abbé H. R. Casgrain. — Le premier duel de Gatechair. — Kiama, souvenir des îles Sandwich, par C. de Varigny (suite). — Faits divers. — Revue de la semaine. — Choses et autres. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Arrivée du Maréchal-Président de la République au camp d'Avord, près de Bourges; Vue à vol d'oiseau de l'Hôtel-Dieu de Québec; Paysages et vues sur le chemin de fer Intercanadien; Ponts sur le chemin de fer Intercanadien.

UNE EXPLICATION.

Nous n'avons pas jugé nécessaire de dire, il y a deux ou trois semaines, que si nous croyions possible et même probable le rétablissement de la monarchie en France, ce n'est pas parce que nous n'avons pas foi en général dans les institutions démocratiques et même républicaines. Non, au point de vue religieux comme au point de vue politique, toutes les formes de gouvernement sont relativement bonnes, et le pouvoir vient autant de Dieu sous une république que sous une monarchie limitée ou despotique.

On peut fort bien prévoir un résultat sans le désirer, et même le croire nécessaire tout en le regrettant.

Nous ne croyons pas qu'un homme doive nécessairement régner parce que ses ancêtres étaient rois, ni qu'il ne soit jamais permis de modifier ou de changer une forme de gouvernement devenue intolérable; nous n'avons pas deux poids et deux mesures, et nous ne disons pas qu'il est plus permis de renverser par la violence une république qu'une monarchie; mais

nous avons simplement voulu dire et nous pensons que malgré les fautes des partis monarchiques et conservateurs de France, ils offrent à la religion, à l'ordre social et aux traditions de la France plus de garantie que le parti républicain conduit et inspiré par Gambetta. Si les Lamartine, les Odilon Barrot, les Cavaignac, n'ont pas pu faire accepter définitivement la république en France; si les Dufaure, les Simon et même les Thiers n'ont pu satisfaire les républicains, nous ne croyons pas que Gambetta y réussisse, et ses principes bien connus sont de nature à effrayer la France.

Nous croyons que la majorité du parti républicain sera anti-sociale après les prochaines élections, et que ses excès tueront une cause qui renferme tant d'hommes sincères et honnêtes.

Nous reviendrons sur ce sujet.

L. O. D.

UN APPEL DANGEREUX

Le *True Witness* invitait, il y a quelques jours, les Canadiens-français à s'unir aux Irlandais contre les Orangistes. Nous comprenons les raisons de cette gracieuse invitation; mais, avant de l'accepter, nous ferions bien de réfléchir un instant.

Les Canadiens-français et les Irlandais catholiques doivent marcher sous le même drapeau, se donner la main quand il s'agit de religion; leurs intérêts religieux sont les mêmes, et leur foi également vive et profonde. Toute atteinte portée aux droits des catholiques dans ce pays devrait les trouver unis pour y résister.

Mais il est peut-être bon de rappeler que nous avons eu besoin de l'aide des Irlandais catholiques en 37, en 48, en différentes circonstances critiques où nous luttons pour la liberté politique et religieuse. Ont-ils répondu à notre appel comme nous avions droit de l'espérer? Les a-t-on toujours vus combattre à nos côtés? Non, et plus d'une fois, les coups de bâtons que nous avons reçus nous furent portés par des mains catholiques. Disons-le sans amertume, sans rancune, seulement pour prouver que nous nous souvenons.

Sans doute, ce souvenir ne devrait pas nous empêcher d'aider les Irlandais luttant pour la cause commune, mais il peut nous engager à ne pas nous jeter, tête baissée, dans une lutte plus personnelle que religieuse, à nous demander si les intérêts en jeu valent bien la peine que nous nous fassions casser la tête et que nous nous exposions aux horreurs de la guerre civile. Or, quel est celui de nos droits religieux qui se trouve menacé en ce moment?

Aucun.

Le meurtre cruel de Hackett et les provocations des Orangistes à son enterrement sont des excès également condamnables, et condamnés par les catholiques et les protestants raisonnables.

Seulement, les Orangistes, en faisant retentir dans les rues de Montréal des chants et des airs injurieux pour les catholiques en général, ont oublié qu'ils ne froissaient pas seulement les sentiments des Irlandais, mais encore ceux de 45 à 50,000 Canadiens-français.

Est-ce à dire que nous devons immédiatement emboucher la trompette du combat et prendre les armes?

Non: si les protestants prenaient feu toutes les fois que nous leur disons des

choses désagréables, on se battrait, comme au moyen-âge, du matin au soir et du soir au matin.

Protestons contre la folie de ceux qui veulent ressusciter en Amérique les rivalités de race et de religion qui ont ensanglanté l'Irlande, réveiller des souvenirs odieux aux catholiques, mais n'oublions pas qu'au fond la querelle n'est pas encore réellement entre nous et les Orangistes.

Dans un gouvernement démocratique, les hommes sont toujours portés à chercher la popularité en attisant le feu de la discorde; c'est au peuple à ne pas se laisser monter la tête à propos de rien. Rien de plus beau qu'un peuple qui se bat pour défendre sa religion et sa liberté, mais rien de plus triste, de plus déplorable que ces émeutes où des milliers d'hommes se massacrent sans trop savoir pourquoi, sans but et sans profit, sous l'empire d'une exaltation passagère, au profit de gens qui disparaissent au moment du danger.

Le peuple, s'apercevant de son erreur, se porte d'un excès à l'autre, s'indigne contre ceux qui l'ont trompé et ne trouve plus ensuite l'ardeur et le dévouement nécessaires, lorsque la religion et la patrie, sérieusement menacées, réclament ses services. Non, tout en protestant contre les abus et l'existence d'une société qui n'a pas raison d'être ici, tenons le langage qui suit aux Irlandais catholiques:

“ Il y a eu des torts et des provocations des deux côtés; on se provoque, on s'attaque, on se tue au nom d'une religion de charité que les uns et les autres ne comprennent pas. Nous ressentons l'injure que les Orangistes nous ont faite; mais, comme c'est vous surtout que cette querelle regarde, ne trouvez pas étrange que nous ne soyons pas prêts immédiatement à nous battre pour des chansons, lorsque vous avez vous-mêmes refusé de le faire à propos de questions beaucoup plus sérieuses. Au lieu d'écrire tant de choses inutiles et dangereuses, de faire tant de tapage, prenez les moyens que les lois vous donnent pour mettre fin à des démonstrations qui vous blessent avec raison. Si les Orangistes forment, comme vous le dites, une organisation secrète, poursuivez-la, sévissez contre ses chefs, rien de plus facile. Quand vous aurez fait légalement et constitutionnellement tout ce qui peut être fait, nous verrons ce que nous avons à faire.”

L. O. DAVID.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, par l'abbé H. R. CASGRAIN.

Nous publions plus loin le quatrième chapitre de cet ouvrage canadien encore inédit, mais qui est actuellement sous presse. Ce volume, de format in-8^o, d'environ cinq cents pages, est le travail historique le plus important qu'ait entrepris jusqu'à présent l'auteur. Imprimé avec soin, sur beau papier, il sera orné d'une superbe gravure en taille douce, représentant la mère Catherine de Saint-Augustin, l'illustre religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec. Nous ne croyons pas pouvoir donner une meilleure idée de cet ouvrage qu'en reproduisant ici la préface de l'auteur:

PRÉFACE

La première pensée de ce livre ne m'appartient pas: elle est due à quelques-uns de mes amis de

Québec. Après avoir lu mon *Histoire de la mère Marie de l'Incarnation*, ils me sollicitèrent vivement d'écrire celle de la mère Catherine de Saint-Augustin. Ces deux grandes figures se complètent, en effet, l'une par l'autre, et personnifient le mouvement de la sainteté durant cette période de notre histoire. Il n'y a pas eu au Canada de femmes dont la vie ait été plus extraordinaire; et par une singulière prérogative dont Québec a droit de s'honorer, c'est dans cette ville que toutes deux ont vécu, et qu'elles sont mortes. Contemporaines des incomparables apôtres qui ont rendu immortelles nos missions sauvages, elles ont pris part, chacune dans leur sphère, au même genre d'apostolat, et elles ont touché à tout ce qu'il y a eu de grand dans cette époque qui a mérité le surnom de temps héroïques du Canada.

En commençant cet ouvrage, mon premier plan avait été d'écrire seulement l'histoire primitive de l'Hôtel-Dieu de Québec et de mettre en relief, dans ce cadre, la vie de la mère Catherine de Saint-Augustin. Mais à mesure que je pénétrais dans les annales de ce monastère, que je m'enfonçais dans ces vieux manuscrits, véritables catacombes où dormait la pensée humaine depuis deux siècles, je découvrais des trésors inaperçus jusqu'à nos jours, des points de vue historiques entièrement nouveaux, des merveilles de grâce et de sainteté, de grandeur et de dévouement, des épisodes charmants, des scènes délicieuses, touchantes ou sublimes, des correspondances, des notices biographiques pleines d'édification, de naïveté et de fraîcheur, dont la lecture me ravissait d'admiration. Je passais des jours et des nuits sans pouvoir détacher mes yeux de ces pages lumineuses d'où s'exhalait des parfums de piété et d'amour de Dieu qui me paraissaient venir du ciel. C'est à la suite de ces études que je conçus le projet d'élargir le plan que je m'étais d'abord tracé, et d'embrasser dans mon récit toute l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec* jusqu'à nos jours.

Je résolus, en même temps, de passer en France et de séjourner particulièrement à Dieppe, berceau de l'Hôtel-Dieu de Québec, et à Bayeux, d'où était sortie la mère Catherine de Saint-Augustin, afin de recueillir les souvenirs qui s'y étaient conservés, et de combler certaines lacunes que j'avais rencontrées dans nos annales. Je ne dirai rien de l'accueil qui m'a été fait dans ces deux monastères, où m'avaient devancé les lettres d'introduction des Supérieures de l'Hôtel-Dieu de Québec. J'ajouterai seulement que le séjour que j'y ai fait a imprimé en moi des sentiments d'estime et de reconnaissance que le temps n'a pas effacés.

De retour au Canada, avec une riche moisson de renseignements, de souvenirs et d'impressions nouvelles, je me remis à l'ouvrage, mais, hélas! avec une ardeur trop peu mesurée, puisque j'y contractai une maladie qui a laissé après elle des traces inguérissables. Obligé de renoncer à toute espèce d'occupations, je perdis presque l'espoir de mener à bonne fin mon travail déjà largement ébauché, et qui m'était devenu si cher. Enfin, après un laps de neuf années, un rétablissement partiel m'a permis de reprendre, avec l'aide d'un secrétaire, la suite de mes recherches.

C'est le résultat de ces études, de ces pèlerinages, de ces heures dérobées à la souffrance que j'offre aujourd'hui au public religieux de mon pays. Depuis dix ans, je n'ai cessé de demander à Dieu qu'il bénit cet ouvrage et qu'il le rendit utile aux âmes pieuses à qui il s'adresse. Il ira, j'espère, entretenir et accroître l'esprit de ferveur, l'amour de la perfection parmi cette foule de communautés religieuses répandues sur toute la surface du Canada, comme autant de ruches d'abeilles dans le champ du Père de famille. Les essais de vierges chrétiennes que la grâce y a fait affluer, et qui, devenues les épouses de Jésus-Christ, s'y sanctifient dans la paix et la solitude du sanctuaire, verront, en lisant cette *Histoire*, ce qu'il en a coûté de sacrifices, de sueurs et de dangers à leurs devancières pour frayer les premiers sentiers de la vie monastique dans les forêts de la Nouvelle-France. Elles y apprendront à apprécier davantage le bonheur de leur vocation et à remercier Dieu d'avoir rendu si facile, au prix d'autrefois, le chemin de la vie parfaite. Elles y trouveront en même temps des modèles accomplis de religieuses dans les biographies qui se rencontrent dans le cours de ce livre.

S'il venait à tomber entre les mains de quelques-unes de ces âmes indécises qui s'ignorent elles-mêmes et ignorent les desseins de Dieu sur elles, qui hésitent, dans la nuit de leurs pensées, entre la vie du monde et la vie du cloître, peut-être sera-t-il l'étincelle de lumière qui leur

fera connaître la voie par où la Providence veut les conduire.

Enfin, il n'est pas de lecteur sérieux qui, après avoir parcouru ces pages, n'en retire au moins cet enseignement : que s'il est des pays dont les origines ont été plus éclatantes, il n'en est pas dont les commencements ont été marqués par de plus beaux sacrifices et de plus sublimes dévouements.

Mgr. CONROY A ST-HYACINTHE.

(Du Courrier de St. Hyacinthe.)

St. Hyacinthe a été, le 15 d'août, témoin d'une des plus belles démonstrations religieuses de cette province et certainement la plus brillante de toutes celles qui ont eu lieu en cette ville.

Le Délégué Apostolique, annoncé à l'avance, nous faisait l'honneur de venir nous visiter, et la population entière, tout en appréciant les éminentes qualités personnelles de Son Excellence, était heureuse aussi de saluer en Mgr. Conroy l'envoyé du Saint-Siège et de témoigner au représentant de Pie IX le profond amour qu'elle porte et la grande vénération qu'elle possède pour l'illustre chef de l'Eglise.

Les fidèles de la ville épiscopale n'ont pas trompé l'attente de leur évêque et ont su répondre à son appel avec joie et enthousiasme. Le comité d'organisation avait préparé la démonstration tel qu'il était désirable qu'elle le fût, et nous sommes heureux de dire que l'illustre Envoyé fut reçu avec toute la dignité due à son rang et la pompe que la ville pouvait y mettre.

Par une heureuse circonstance, la visite de Mgr. Conroy coïncidait avec la création d'un Chapitre par Mgr. Moreau, et l'installation des Chanoines devait se faire le jour de la fête de St. Hyacinthe, lendemain de l'arrivée de Son Excellence. La fête du patron du diocèse et de la ville et le choix heureux des nouveaux titulaires n'étaient pas non plus étrangers à la démonstration de mercredi dernier.

La population était fière de donner un éclatant témoignage de sa foi et de son amour pour le Souverain Pontife, et elle en a été récompensée dans la flatteuse appréciation de Mgr. Conroy sur la cordiale réception qui lui a été faite et les remerciements qu'il a bien voulu adresser à Mgr. de St. Hyacinthe.

A sept heures précises, le convoi venant de Québec entra en gare. Mgr. Conroy laissa le convoi et monta sur l'estrade érigée pour la circonstance, ornée de drapeaux et recouverte de tapis. Une foule immense remplissait le terrain de la compagnie du chemin de fer et la rue adjacente.

A l'arrivée de Son Excellence, notre excellent corps de musique joua un air, et le Maire de la ville, M. G. C. Dessaulles, accompagné des membres du comité de réception, lut au Délégué apostolique l'adresse suivante au nom des citoyens :

A Son Excellence le Très-Révérend Dr. Conroy, Evêque d'Ardagh, Délégué Apostolique en Canada.

Monseigneur,

Les citoyens de St. Hyacinthe sont heureux d'offrir à Votre Excellence l'hommage de leur profond respect et de lui souhaiter la plus cordiale bienvenue.

Les témoignages de respect et de sympathie n'ont pas manqué à Votre Excellence depuis son arrivée au Canada ; mais nous nous réjouissons de trouver aujourd'hui, dans la visite qu'Elle veut bien nous faire, l'occasion de nous joindre aux voix nombreuses qui ont salué en Votre Excellence le prélat éminent par la science et les vertus, et le représentant distingué du Saint-Siège.

La population de St. Hyacinthe, presque exclusivement française et catholique, est heureuse de pouvoir assurer Votre Excellence de son entier dévouement au Saint Père, de la profonde sympathie que lui inspirent ses malheurs, et de son attachement inviolable à la Religion dont il est l'illustre chef.

St. Hyacinthe, 15 Août 1877.

G. C. DESSAULLES,
Maire.

Son Excellence répondit en français dans les termes suivants :

A Son Honneur le Maire de St. Hyacinthe.

MONSIEUR LE MAIRE. — Je vous remercie cordialement de la bienveillante adresse que vous venez de me lire au nom de toute la population de ville de Saint-Hyacinthe. Vous êtes heureux, me dites-vous, de m'offrir l'expression de

voire entier dévouement au Saint Père ; les malheurs qui l'affligent trouvent dans vos cœurs un bien fidèle écho, et pour le consoler de tant de douleurs, vous voulez lui témoigner toute la piété filiale dont vous êtes capables, en vous montrant inviolablement attachés à notre sainte Religion dont il est l'illustre chef et le gardien infailible. Je vous félicite de ces sentiments si nobles qui vous animent, et je suis heureux, vraiment heureux, de me trouver au milieu de vous et de constater, une fois de plus, l'esprit de foi qui fait battre si généreusement le cœur de tous les habitants du Canada.

Vous me parlez dans votre adresse des malheurs du Saint Père, et ils sont bien grands, sans doute ; mais je ne puis oublier, en cette circonstance, le malheur qui a frappé, il y a quelques mois, cette ville épiscopale de Saint-Hyacinthe, et qui a atteint dans leur fortune un grand nombre de ses citoyens. Je suis heureux cependant de voir que ces désastres sont en partie réparés et que votre ville, sortie de ses cendres, sera encore plus belle et plus riche qu'elle était auparavant.

Vous ajoutez que la population de Saint-Hyacinthe est presque exclusivement française et catholique. Ces deux paroles rappellent à mon souvenir les grands services que, par un dessein providentiel, la race française a été appelée à rendre en ce pays à la Foi catholique. Cette noble mission s'est trouvée entremêlée à tous les actes de votre vie nationale, et toujours vous l'avez noblement remplie, depuis l'instant où, pour la première fois, les généreux missionnaires firent entendre la parole du Christ dans les forêts vierges du Canada jusqu'à ce jour même. Les vicissitudes du temps ont amené la province de Québec à faire partie d'un beau groupe de provinces, unies pour former cette grande puissance, sous une constitution qui, sauvegardant l'autonomie de chaque Etat, dirige l'action commune au bien du pays entier ; mais avec ce riche héritage de la Foi qui lui vient du passé, avec la fécondité de cette même Foi dans le présent, Québec n'a certainement rien à envier à ses sœurs, les autres provinces de la Confédération.

Je n'ai qu'un vœu à faire, c'est que munie des bénédictions du Saint Siège, cette belle et intéressante province de Québec se montre toujours fidèle à sa mission et que son avenir soit à la hauteur de son passé.

L'illumination fut brillante ; elle fut générale, et, comme ensemble, elle attira l'admiration des visiteurs distingués et des nombreuses personnes venues des paroisses environnantes.

Le lendemain, fête de St. Hyacinthe, il y eut messe solennelle à la cathédrale et Mgr. Conroy officia pontificalement.

Outre le délégué apostolique, on remarquait au chœur la présence de Sa Grâce l'Archevêque Taschereau, de Québec, et de NN. SS. Lafèche, des Trois-Rivières ; Langevin, de Rimouski ; Racine, de Sherbrooke ; Duhamel, d'Ottawa ; Moreau, de St. Hyacinthe, et Joseph Laroque.

Avant le commencement de la messe, les chanoines suivants prêtèrent serment : Mgr. Raymond, MM. Archambault, Beau regard, Millier, O'Donnell, Leclair, Prince, Ouellette, Decelles, Gravel, Bernard, et comme chanoines honoraires MM. Provencal, Désorey et St. Georges.

Le sermon de circonstance fut prêché par le Révd. Père Mothon, de l'ordre des Dominicains.

Après la messe, Mgr. Raymond, au nom du clergé du diocèse, s'avança au pied du trône du Délégué Apostolique et lui lut une magnifique adresse, à laquelle Son Excellence répondit en français avec l'éloquence et la suavité qui accompagnent toutes ses paroles.

Il félicita les membres du nouveau Chapitre, non-seulement des qualités qui les ont signalés comme éminemment dignes de l'honneur qui leur est conféré en ce jour, mais aussi de l'heureuse occasion qu'ils auront de travailler de plus en plus au bien de l'Eglise.

C'est la seconde fois dans ma vie, dit Son Excellence, qu'il m'est donné de prendre part à l'installation d'un chapitre. Je goûtais ce bonheur, pour la première fois, il y a quelques années, lorsque je rétablissais le chapitre de mon bien-aimé diocèse, qu'une persécution de trois siècles avait fait disparaître avec toutes les autres gloires sacerdotales de l'Eglise d'Irlande. Cette même jouissance m'est accordée aujourd'hui dans cette terre que vos labeurs ont acquise à la Religion et à la civilisation. Cette cérémonie me signale donc, d'une manière particulière, le triomphe de l'Eglise sur ses deux plus grands ennemis ; sa victoire sur ceux qui, ayant abandonné la Foi, cherchent à abattre ceux qui l'enseignent ; sa victoire sur les nations payennes qui, dormant dans les ténèbres et les ombres de la mort, opposent la Vérité qu'elles ne connaissent pas. "Hæc est victoria que vincit mundum, Fides nostra!" Le jour viendra peut-être où, après des siècles de prières et de travaux, ce nouveau Chapitre de St. Hyacinthe, comme celui d'Ardagh, disparaîtra au milieu des troubles qui sont le partage de l'Eglise militante ; si c'est là le sort qui l'attend, nous devons être assurés qu'il trouvera dans l'autorité

du successeur du Pontife romain qui lui donne aujourd'hui l'existence, le principe de sa résurrection. Le secret de toutes les victoires de l'Eglise réside dans la force de Pierre, le Prince des Apôtres : "Ubi Petrus, ibi Ecclesia, ibi nulla mors, sed gloria sempiterna!"

L'office divin terminé, les fidèles se séparèrent, heureux et satisfaits de la démonstration éclatante qui avait eu lieu et des imposantes cérémonies religieuses dont ils avaient été les heureux témoins.

NOS GRAVURES

Arrivée du maréchal-président au camp d'Avord

Le voyage du maréchal-président de la République à Bourges constitue le fait le plus important de la dernière semaine de juillet.

Le président de la République a quitté Paris vendredi, à deux heures et demie, accompagné de M. de Fourtou, ministre de l'Intérieur ; du général Berthaut, ministre de la guerre ; des généraux d'Abzac et Broye, des colonels de Vaulgreaud et Melorel, composant sa maison militaire.

Samedi matin ont eu lieu les manœuvres du camp d'Avord, à la suite desquelles le maréchal-président a distribué des croix et des médailles militaires à un certain nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats.

Le même jour, à midi, le président de la République a fait son entrée à Bourges. Il a été reçu par le maire de la ville, entouré de la plupart des maires du département. Il s'est rendu à la préfecture en suivant les rues Saint-Ambroix, Porte-Neuve, Mayenne et de l' Arsenal que remplissait une foule considérable. A midi et demi, réception des autorités. Le soir, grand banquet officiel et feu d'artifice tiré sur la place Lévaucourt.

Le dimanche matin, le duc de Magenta a visité les établissements civils et militaires ; il a assisté, à midi, à la messe militaire, et, à quatre heures, il s'est rendu au polygone pour passer la revue des troupes du camp d'Avord et de la garnison de Bourges, appartenant au commandement militaire du général Ducrot.

Après la revue, le maréchal-président est reparti pour Paris.

LES ECRIVAINS CANADIENS EN FRANCE.

Le journal *Le Monde*, de Paris, qui montre, depuis longtemps, un si grand intérêt pour le Canada, vient de donner une nouvelle marque de sa sympathie pour notre pays. Il a commencé, dans son numéro du 6 août courant, sous forme de feuilleton, la publication d'un ouvrage canadien, éminemment canadien. Il s'agit du fameux roman de M. A. Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*. C'est la première fois, croyons-nous, que l'on fait, en France, pareil honneur à notre littérature. C'est un fait important à signaler. Cet honneur rendu à un auteur qui est une de nos gloires littéraires les plus pures, en même temps que le plus modeste de nos écrivains, est un événement qui fera sensation dans notre petit monde littéraire. *Le Monde* annonce en ces termes son nouveau feuilleton à ses lecteurs :

Nous commençons aujourd'hui la publication de *Jean Rivard*, que son auteur, M. A. Gérin-Lajoie, sur la demande d'un de nos amis communs, a bien voulu nous autoriser à reproduire. Nous sommes persuadés que nos lecteurs goûteront ce récit, d'un caractère simple, plein de sentiments élevés, où sont retracés d'une façon intéressante et dans un style naturel et vivant les efforts et le succès d'une lutte chrétienne contre la pauvreté.

Le cadre où le récit est placé lui donne un intérêt particulier pour des lecteurs français. Le Canada, séparé de la France, est resté une terre française et catholique. Sa prospérité merveilleuse, qui a pour raison la vertu de notre foi et les meilleures qualités de notre race, est une joie et un honneur pour la mère-patrie. Là aussi, notre langue s'est conservée et développée, en gardant dans sa phonétique jusqu'aux particularités du parler des provinces, d'où les Canadiens tirent principalement leur origine ; et elle a donné naissance à une littérature canadienne qui grandit chaque jour, et que nos lecteurs connaissent, grâce aux intéressantes études de M. P. de Cazes.

A tous ces titres, le roman de Jean Rivard nous a paru de nature à plaire à nos lecteurs.

DÉPÔT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

On lit dans le *Nouveau-Monde* :

"La loi passée à la dernière session de Québec pour la création d'un dépôt de livres d'écoles, etc., paraît avoir été diversement interprétée tant par certains officiers de l'instruction publique que par d'autres personnes intéressées à divers degrés dans l'opération de cette mesure de législation. Comme une interprétation erronée des dispositions de cette loi pourrait occasionner des démarches ou des dépenses inutiles et faire croire à la création d'un injuste monopole, il n'est pas hors de propos de dire à ceux de nos lecteurs que cela peut concerner plus ou moins directement, que la mesure du gouvernement ne favorise en aucune manière un monopole dangereux ou injuste.

"Le gouvernement a établi des dépôts de livres où les municipalités pourront se pourvoir si elles le désirent. Mais la liberté d'acheter ailleurs leur est laissée. Les commissaires d'écoles pourront donc à volonté patronner tel et tels libraires, selon qu'ils croiront y trouver leur profit et avantage."

Voici maintenant ce que le Dr. Hubert LaRue écrit à l'*Événement* sur le même sujet :

"Monsieur le rédacteur,

"En dépit de tout ce qu'on peut dire ou écrire contre le "Dépôt de livres d'École," il n'en est pas moins vrai que l'établissement de ce dépôt est la démarche la plus importante qui a été faite, depuis vingt ans, pour favoriser le développement de l'instruction publique en ce pays.

"HUBERT LARUE."

L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

Le temps d'envoyer à Paris les objets destinés à l'Exposition Universelle de 1878 approche rapidement, et il ne sera pas inutile de faire connaître à ceux qui se proposent d'y prendre part les arrangements pris pour que le Canada soit dignement représenté. Bien que l'Exposition ne doive s'ouvrir qu'au premier de mai prochain, les objets devront cependant être envoyés avant le premier de novembre afin que les commissaires aient le temps nécessaire pour les placer avant l'ouverture. Tous les arrangements devront être faits et complétés au milieu d'avril. On comprend que le transport des articles destinés à l'Exposition et la confusion qui s'en suivra nécessiteront beaucoup d'ouvrage et de temps.

Les règlements du gouvernement canadien sont aussi favorables aux exposants qu'ils peuvent l'être. Tous les frais de transport du Canada à Paris seront payés par le gouvernement, et après l'Exposition, les objets seront rapportés aux frais des propriétaires à moins qu'ils n'en aient disposé selon leur bon plaisir et avantage.

Aucun droit n'est imposé sur les objets destinés à l'Exposition, excepté sur ceux qui seraient spécialement destinés à la consommation.

L'espace de terrain accordé au Canada étant limité, les Commissaires seront probablement dans la nécessité de faire un choix parmi les objets offerts. Aucune œuvre d'art ne sera acceptée à moins qu'elle n'ait été faite depuis le premier de mai 1867. Un catalogue des objets exposés, un plan du département canadien, et autres dispositions seront faites pour faire connaître le Canada aux peuples de l'Europe.

La Commission se propose d'exhiber des articles montrant les ressources naturelles, industrielles et commerciales du Canada. Il est donc désirable qu'il y ait un grand nombre d'exposants de toutes les parties du pays.

Le travail sera divisé en deux. Ceux qui parlent le français devront s'adresser à M. Perreault, et ceux qui parlent l'anglais au Dr. May.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

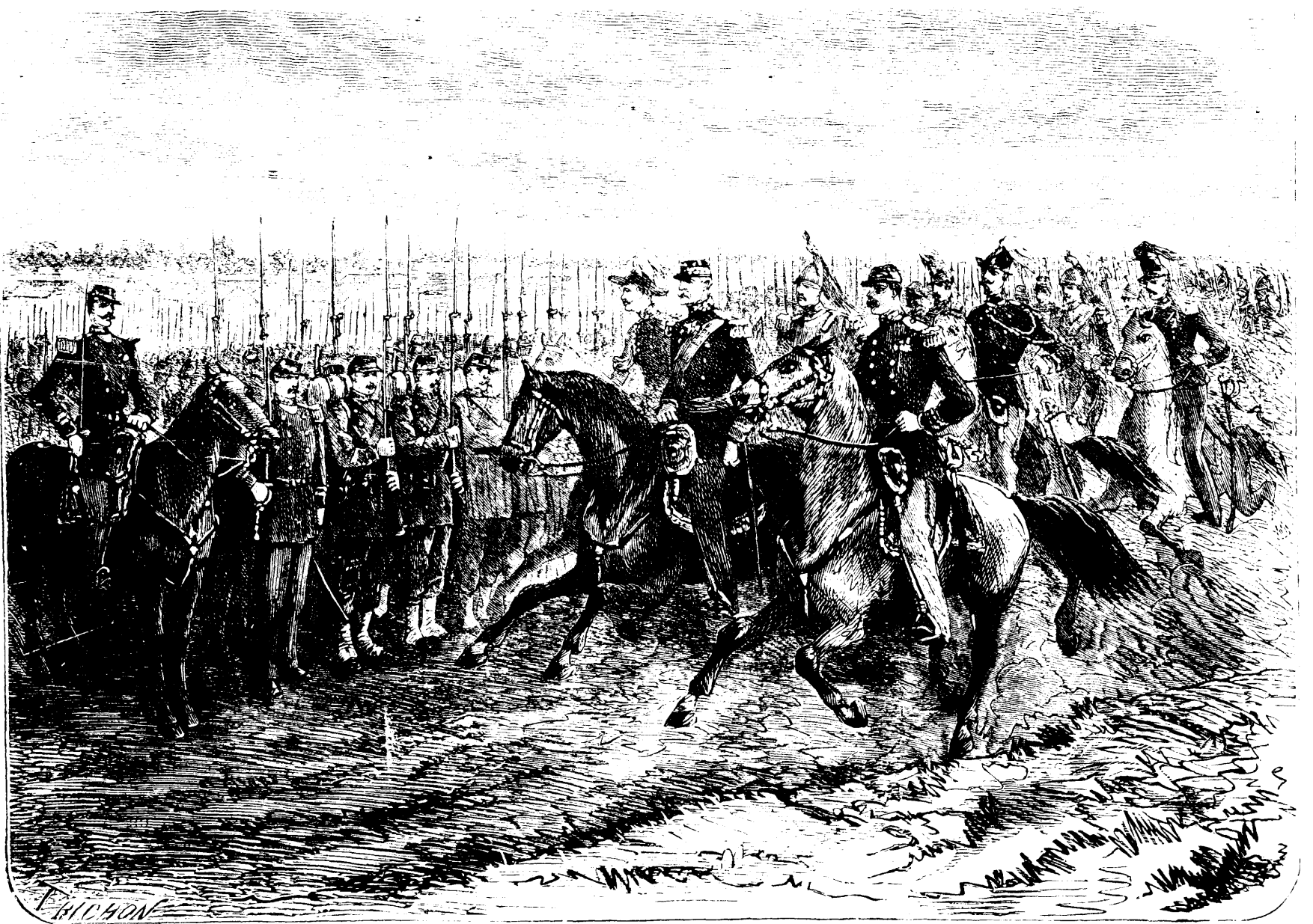
Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAU,
223, rue McGill, Montréal

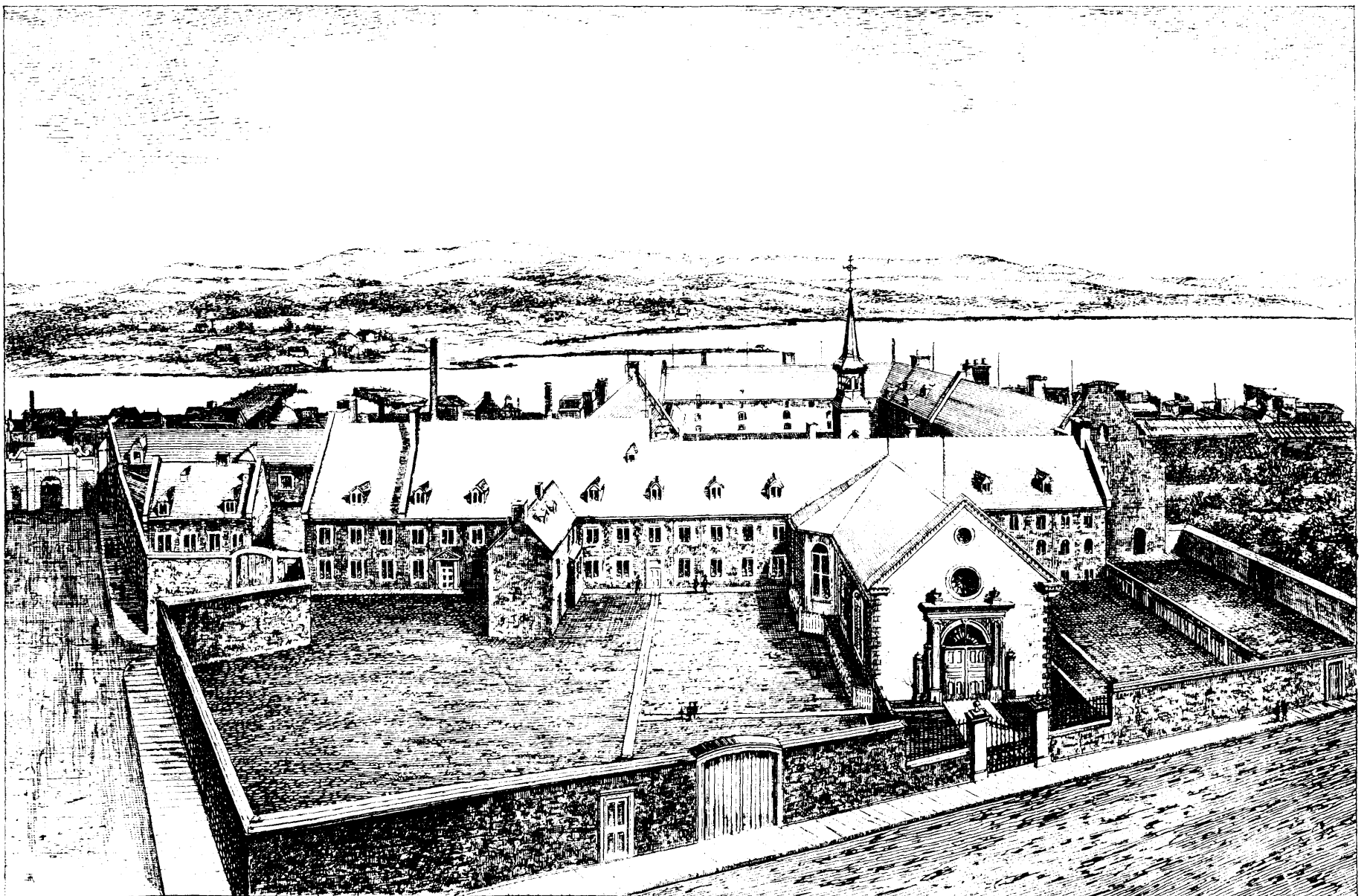
AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Antruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.



ARRIVEE DU MARECHAL-PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE AU CAMP D'AVORD, PRES DE BOURGES.



VUE A VOL D'OISEAU DE L'HOTEL-DIEU DE QUEBEC

HISTOIRE DE L'HOTEL-DIEU DE QUÉBEC,

PAR L'ABBÉ H. R. CASGRAIN (1)

CHAPITRE QUATRIÈME

Arrivée des Ursulines à Dieppe.—Départ de France.—Dangers de la traversée.—Arrivée à Québec.—Enthousiasme des colons.—Visite à Sillery.

Nous avons raconté, dans l'*Histoire de la mère Marie de l'Incarnation*, par quelles mystérieuses voies de la divine Providence, par quelle suite d'événements et de circonstances extraordinaires, fut inspirée, préparée et accomplie la fondation des Ursulines de Québec. Nous avons dit la naissance illustre, la vie et les vertus de la fondatrice, Madame de la Peltrie, ses aspirations vers la vie parfaite, sa charité, ses bonnes œuvres, sa guérison surnaturelle après avoir fait vœu de se consacrer tout entière, sa personne et sa fortune, à l'éducation de l'enfance au Canada. Nous avons raconté l'histoire étonnante de la mère Marie de l'Incarnation, les prodiges de sa vie domestique, monastique et apostolique, les vertus incomparables, les ravissements, les extases de cette Thérèse de la Nouvelle-France, ses visions sur le Canada, sa vocation pour la mission des Ursulines de Québec, enfin l'origine les progrès et le couronnement de son œuvre.

Nous avons tracé aussi le portrait de cette angélique mère de Saint-Joseph (Marie de la Troche-Savonnière), cette belle âme, ce cœur d'or, chaste comme un rayon de soleil, qui cachait sous une enveloppe corporelle si frêle, une si admirable énergie de volonté, une vertu si exquise ; apparue un matin de la fondation comme une radieuse étoile qui se lève avant l'aurore pour se coucher bientôt dans les lumineuses splendeurs du soleil levant.

Nous retrouvons aujourd'hui ces trois courageuses pèlerines à Dieppe, dans le monastère des Ursulines, où, après avoir fait la conquête d'une quatrième compagne, la mère Cécile de Sainte-Croix, elles se préparent à prendre la mer avec nos trois fondatrices. Sans s'être jamais vues, ni concertées, sans avoir rien connu de leurs mutuels desseins jusqu'au jour de l'exécution, elles se trouvaient réunies, à l'heure marquée par la Providence, pour aller travailler, en même temps, à la même œuvre, pour ouvrir et féconder, faire fleurir et fructifier le même sillon.

Le jour du départ de la petite colonie canadienne, 4 mai 1639, fut un événement pour la ville de Dieppe (2). Aucune âme généreuse n'avait pu se défendre d'une vive admiration en apprenant le noble dévouement des trois religieuses dieppoises. L'arrivée des Ursulines, aussi heureuse qu'imprévue, l'union de ces deux saintes entreprises qui allaient ainsi se fortifier en se prêtant un mutuel support, avait mis le comble à l'émotion et à l'attendrissement général.

Dès le matin, les Ursulines, accompagnées de Madame de la Peltrie, s'étaient rendues au monastère de l'Hôtel-Dieu, où toute la communauté, réunie dans la chapelle, entendit la sainte messe pour implorer la bénédiction du ciel sur l'entreprise. Toutes les voyageuses communiquèrent ensemble et partagèrent ensuite le repas d'adieu. Le courage de nos trois héroïnes ne fléchit pas au moment de la séparation. Elles embrassèrent une dernière fois chacune de leurs sœurs, toutes ces chères compagnes du cloître qu'elles ne devaient plus jamais revoir sur la terre, avec ces douces larmes, ces pleurs à travers lesquels rayonne l'espérance, cette fermeté surhumaine que peuvent seules inspirer les grandes pensées de la foi et ces grâces de choix qui accompagnent les grands dévouements. Une humble mais précieuse auxiliaire que le ciel avait suscitée à la

dernière heure faisait aussi ses adieux avec les fondatrices au moment du départ ; c'était une fervente et courageuse fille nommée Catherine Chevalier, qui s'était offerte à les accompagner, et s'était engagée par vœu à les servir, comme domestique, pendant dix ans, à la seule condition d'être revêtue de l'habit de sœur converse à l'expiration de ce terme.

Madame de Montigny, femme du gouverneur de Dieppe, et bienfaitrice des Ursulines dont elle avait fondé une communauté dans la ville (1), ainsi que plusieurs autres dames de la première noblesse, avaient réclamé l'honneur de conduire les religieuses jusqu'au bord de la mer. Elles les firent monter avec elles dans leurs carrosses qui attendaient, depuis le matin, dans la cour du monastère, et traversèrent la ville au milieu des flots d'une multitude attendrie qui les accompagnait d'acclamations sympathiques, de souhaits, de bénédictions et des plus touchants adieux. Au bord de la mer, les attendait le Père Vimont, élu récemment supérieur général des missions du Canada, qui avait été chargé de leur servir de protecteur pendant la traversée. Il était accompagné des P. P. Poncet, Chaumonot, Burgon, Charles Lalemant et d'un frère. Ils devaient monter sur les différents navires de la flotille. Le vaisseau amiral, le *Saint-Joseph*, commandé par le capitaine Bontemps, sur lequel la petite cohorte religieuse devait s'embarquer avec le P. Vimont, était déjà sorti du port et se balançait sur ses ancaes dans la rade. La chaloupe du capitaine les attendait le long de la jetée pour les conduire à bord du navire. Elle sortit du port aux applaudissements enthousiastes de la foule qui encombraient les quais et qui les poursuivait de ses derniers signes d'adieux.

La brise printanière qui descendait des falaises de Dieppe et faisait miroiter les eaux de la Manche aux rayons du soleil, semblait présager un prompt et heureux départ. Mais à peine les voiles étaient-elles déployées que la mer devint houleuse, le vent souffla avec tant de violence que la flotille fut obligée de rentrer dans la rade. Il fallut y attendre quinze longues journées, durant lesquelles nos chères voyageuses, exposées sans cesse au roulis et aux vagues qui venaient déferler du large sur les navires avec furie, eurent à endurer d'excessives incommodités. Mais enfin le vent devint favorable et la flotille s'éloigna du rivage de la France. Toutes les religieuses, réunies sur le pont du vaisseau, avaient les yeux tournés vers la plage qui fuyait rapidement à l'horizon. Chacune d'elles jetait un long et mélancolique regard sur toute cette côte qui semblait leur sourire une dernière fois et les saluer de loin en leur renvoyant, avec les senteurs parfumées du printemps, les rayons éclatants du soleil de la Normandie.

Ah ! qu'il faut aimer cette autre patrie du ciel pour s'exiler ainsi volontairement, s'arracher à tout ce que le cœur adore ici-bas, afin de la conquérir ! Adieu donc, charmant pays de France ! Adieu pour jamais, patrie mille fois aimée ! car le souffle de l'apostolat qui t'enlève aujourd'hui ces saintes voyageuses, l'élite de tes enfants, ne te les rendra plus ! Après une vie d'exil et de labeurs, leurs os mêmes ne reposeront pas parmi ceux de leurs ancêtres ; ils dormiront là-bas, sur cette terre sauvage qu'elles vont arroser de leurs sueurs, et qui va devenir leur seconde patrie ! Mais qu'elles sont belles à travers leurs larmes, ces anges de la terre ! Comme leurs figures, illuminées par la joie du sacrifice, laissent bien voir que si leurs regards sont sensibles, ils ne sont pas amers ! Et qu'elle est admirable cette religion qui transfigure ainsi en bonheurs célestes de poignantes angoisses, qui met des roses dans la main qui croyait cueillir de sanglantes épines !

Pendant que dans les monastères de l'Hôtel-Dieu et des Ursulines de Dieppe, où l'on avait appris le départ définitif de la flotille, toutes les religieuses adressaient au ciel d'ardentes prières pour l'heureuse issue du voyage, une brise favorable emportait rapidement les navires sur les soli-

tudes de l'océan. Durant ces premiers jours de navigation, les voyageurs avaient à craindre un ennemi plus redoutable que les tempêtes de la mer. La France était alors en guerre avec l'Espagne et les croisières espagnoles infestaient les côtes, donnant la chasse à tous les navires portant pavillon français. Le commandant de l'escadrille, n'ayant aucun moyen de défense, n'avait qu'avec la plus grande précaution. On avait perdu la terre de vue depuis quelques heures, lorsque la vigie d'un des navires signala une voile, puis deux, trois, enfin toute une flotte de plus de vingt vaisseaux. Le capitaine du *Saint-Joseph* ordonna en toute hâte un changement dans la manœuvre : car il venait de reconnaître une escadre espagnole. La flotille poursuivie par l'ennemi fut dirigée à toutes voiles sur les côtes d'Angleterre, afin de laisser croire qu'elle appartenait à la marine britannique. Elle longea ensuite la terre de près jusqu'à ce que les grands vents l'eussent mise hors de portée de toute attaque. La traversée fut longue et signalée par de formidables tempêtes. Cependant, à l'exception de douze jours (1) durant lesquels le navire fut trop violemment agité par les vagues, les religieuses eurent la consolation d'assister à la sainte messe. La petite chambre où elles étaient réunies offrait l'image d'un cloître parfaitement réglé. Tous les exercices de la vie religieuse s'y faisaient avec l'exactitude et le recueillement du monastère. Le matin, après l'heure d'oraison, les religieuses préparaient l'autel sur lequel le P. Vimont célébrait le saint sacrifice, que l'on chantait solennellement les jours de fêtes et de dimanches. Ainsi, chaque jour, la pieuse communauté avait l'ineffable bonheur de participer au banquet sacré. Dans le cours de la matinée, les sœurs divisées en deux chœurs, les hospitalières d'un côté, les Ursulines de l'autre, psalmodiaient une partie de l'office divin, et dans l'après-midi, vêpres et complies. Le reste du jour était entremêlé de pieuses lectures, de prières et d'innocentes récréations qui charmaient, en les sanctifiant, les longues et fastidieuses heures du voyage.

L'équipage, édifié et touché en entendant monter des entrailles du navire les chants purs et pénétrants de ces saintes âmes, y trouvait un gage de sécurité et de protection qui répandait une joyeuse confiance sur tous les visages. Sans que chacun pût se rendre compte de la grandeur de ce spectacle, à la fois ravissant et sublime, personne n'était à l'abri des émotions qu'il faisait naître.

Le jour de la fête de la Sainte-Trinité, au moment où, après la communion, le chœur des religieuses chantait les derniers versets de l'office canonial, un cri d'alarme retentit sur la dunette. Tous les passagers furent glacés d'épouvante, en entendant, l'instant d'après, au-dessus de leurs têtes, le mouvement de tumulte et de pas précipités qui annonçaient quelque accident sinistre. Une banquise de glace ! criait la vigie. Tout le monde se précipita sur le pont. A travers la brume épaisse, on apercevait, à quelques pieds en avant, une énorme montagne de glace, que le courant poussait avec une furie et une impétuosité incroyable sur le navire. Elle était grande comme une ville escarpée, et munie de ses défenses, raconte la mère de l'Incarnation. Il y avait des avancées qui paraissaient comme des tours. Les glaçons s'élevaient tellement accumulés au-dessus, qu'on les eût pris de loin pour des donjons ; il y avait des flèches et des pointes de glace si élevées que je n'en pus voir la cime à travers la brume. En un mot, il ne se pouvait rien voir de plus épouvantable que cet écueil flottant qui était peut-être le plus extraordinaire et le plus prodigieux en son espèce que la mer eût jamais produit.

"Tout le monde criait : "Miséricorde, nous sommes perdus !" De sorte que dans cet empressement de mort, qui, selon toutes les apparences humaines, nous était inévitable, le Révérend Père Vimont donna l'absolution générale, tant l'on se croyait proche du naufrage. Il fit ensuite un vœu à la Mère de Dieu au nom de tout l'équipage. De son côté, la mère de Saint-

Joseph commença à réciter tout haut les litanies de la sainte Vierge, auxquelles répondaient ceux qui étaient agenouillés autour d'elle.

"Notre dévotion, disent les Hospitalières, nous fit avoir recours à saint Joseph, à qui nous fimes un vœu, et aussitôt, quoique les voiles fussent toutes tendues et enflées par le vent, et que le pilote commandât une manœuvre contraire à celle qu'il fallait faire, le vaisseau fit un demi-tour si subtil que la glace qui était devant nous fort proche, se trouva derrière, ce qui changea la crainte en action de grâces."

Au rapport de la mère de l'Incarnation, le navire tourna si près de la banquise que l'on voyait et entendait distinctement les vagues se briser en écume sur ses flancs, et qu'à travers la transparence verdâtre des flots, on apercevait à sa base les pointes de glaces qui plongeaient dans la mer.

Echappé à ce péril imminent, le navire faillit encore se perdre à l'entrée du golfe Saint-Laurent, parmi des récifs dangereux où il s'était égaré pendant la brume. Enfin, après deux mois et demi de cette périlleuse navigation, le *Saint-Joseph*, accompagné du reste de la flotille qui ne s'était point perdue de vue durant la traversée, jeta l'ancre dans le port de Tadoussac.

Comme le vaisseau amiral devait y faire station, les religieuses prirent à regret congé du capitaine Bontemps, dont les bontés et les prévenances avaient été intarissables pendant toute la traversée, et s'embarquèrent avec les P. P. Jésuites sur un autre navire qui devait les conduire jusqu'à Québec. Mais le capitaine de ce navire ne voulant point partir sans emmener avec lui une chaloupe qu'il faisait construire sur la lisière de la forêt, nos voyageurs, lassés après douze jours d'attente, prièrent un brave marin (1) de les recevoir sur une petite barque qu'il conduisait à Québec, "ce qu'il nous accorda, racontent les Hospitalières, de fort bonne grâce, après nous avoir représenté l'incommodité que nous recevions dans un si petit bâtiment ; mais rien ne nous paraissait difficile, pourvu qu'il nous procurât l'entrée de cet aimable séjour."

Ces derniers jours de voyage, malgré bien des misères et des privations, furent loin d'être sans charmes pour nos fondatrices. Elles étaient ivres de joie en contemplant, pour la première fois, les splendides horizons de leur nouvelle patrie qui leur apparaissait dans tout l'éclat des plus beaux jours de l'année. Elles ne pouvaient se lasser d'admirer cette immense nappe d'eau du Saint-Laurent, éclatante de lumière, parsemée d'îles fécondes et pittoresques ; ces deux rives si largement découpées, si variées d'aspects, de formes, de couleurs, les lignes bleues, harmonieusement ondulées, de la côte méridionale ; les âpres montagnes, les promontoires abrupts, couronnés de hautes futaies, du rivage opposé ; en un mot, toutes les sauvages beautés de cette grandiose nature (2). La douceur de la température rafraîchie par les brises qui descendaient des montagnes et dispersaient sur les eaux d'étranges parfums, la suavité de l'atmosphère enbaumée d'arômes amers, de vapeurs salines, la limpidité transparente des flots, leurs nuances variées à l'infini, les fortifiantes émanations qui s'exhalaient de leur surface, les mille bruits vagues ou sonores, les murmures inconnus qu'apportent le caprice des vents, les calmes enchanteurs des longs crépuscules, la sérénité de ces nuits brillantes, limpides, étoilées, également exemptes de chaleur et de froid, qui offrent tant de charmes à cette saison, plongeant leurs âmes dans un enchantement indicible, qu'elles épanchaient en élans d'amour, en actions de grâces intarissables.

Leur embarcation remontait le fleuve à petites journées en côtoyant toujours les montagnes de la rive nord. Chaque soir, à la tombée du jour, elles descendaient au rivage et passaient la nuit à l'abri de quel-

(1) Québec : A. Côté et Cie., Imprimeurs-éditeurs. Prix : broché, \$1.50.

(2) Dieppe, à qui notre pays doit une dette particulière de reconnaissance, est aussi, de toutes les villes de France, celle qui a le plus la physionomie canadienne et où le souvenir de la Nouvelle-France est resté le plus vivace. Outre l'accent qui est absolument le même que le nôtre, le seul nom du Canada réveille des sympathies qui, nulle part, ne paraissent si profondes et si touchantes.

(1) Maître Jacques Vastel, contre-maître du *Saint-Joseph*. Manuscrit de l'Hôtel-Dieu, cahier des obédiences.

(2) De Tadoussac au cap Tourmente, il n'y avait pas une seule habitation à cette époque, ni sur l'une ni sur l'autre rive du fleuve.

que touffe d'arbres croissant au pied des Laurentides. Dès que l'aube du jour commençait à éclairer les sommets de la rive opposée, les missionnaires dressaient un autel rustique sur la mousse de quel que rocher ombragé de feuillages, tandis que les sœurs cueillaient au bord de la grève, sur le flanc de la montagne, des fleurs sauvages, toutes fraîches et ruisellantes de la rosée du matin, dont elles ornaient les gradins de verdure du tabernacle improvisé. Pendant que le prêtre offrait la victime adorable, la pieuse compagnie, agenouillée dans le recueillement et la ferveur, faisait monter vers le ciel de saints cantiques, auxquels se mêlait le gazouillement matinal des oiseaux qui saluaient l'aurore en voltigeant dans les buissons au-dessus de leurs têtes.

Nulle plume ne saurait peindre les sentiments d'allégresse, de piété et de reconnaissance de nos fondatrices en se voyant ainsi au comble de leurs vœux et témoins de scènes qui nous émeuvent encore aujourd'hui à travers la distance de deux siècles qui nous en séparent. Il est rare, en effet, de rencontrer une page d'histoire plus lumineuse et plus fraîche, réunissant à la fois autant de grandeur et de grâce : le temple dans lequel s'agenouillent ces âmes d'élite, c'est la voûte des cieux ; l'autel, c'est l'immense amphithéâtre des Laurentides ; la lampe du sanctuaire, le soleil éblouissant qui monte à l'horizon ; le parvis de ce temple, c'est la plaine du fleuve géant, tapis merveilleux étincelant des plus riches couleurs ; enfin, le peuple adorateur, c'est la réunion la plus chaste, la plus sainte, la plus angélique peut-être qui ait jamais foulé le sol de l'Amérique.

Après quatre jours de cette navigation, le 31 de juillet, la barque doubla la pointe du cap Tourmente, et louvoya jusqu'au soir, par une légère brise du sud-ouest, entre la côte de Beupré et les rives de l'île d'Orléans. Au coucher du soleil, elle lutta contre le courant entre l'extrémité supérieure de l'île et la chute de Montmorency, dont la blanche nappe d'écume émerveillait les regards de nos voyageuses.

Après les premières félicitations, le cortège se mit en marche vers la Haute-Ville, aux acclamations de la foule qui ne tarissait pas d'éloges, de bénédictions, de témoignages de reconnaissance envers nos héroïnes. Tout le parcours, depuis la grève jusqu'au sommet de la montagne et jusqu'à l'église, fut une véritable ovation. Les enfants s'empresaient autour des sœurs dans leur naïve admiration, et leur baisait les mains en signe de respect. Ça et là, quelques sauvages, venus par hasard des environs, suivaient un peu à l'écart, et regardaient, tout pensifs et muets d'étonnement, ce pacifique triomphe de la charité et du dévouement.

L'église de Notre-Dame de Recouvrance avait été ornée comme aux plus beaux jours de fête. "Elle était fort jolie, disent les Hospitalières ; la voûte et le balustre lui donnaient un air de propreté qui la rendait fort gaie." L'autel rayonnait de cierges et de fleurs champêtres, tandis que les festons de verdure et les jeunes arbres en fleurs qui décoraient la nef lui prêtaient un air de fraîcheur inaccoutumée, et répandaient dans toute la chapelle une atmosphère de suavité si odorante, qu'on eût dit le jardin embaumé de l'époux des cantiques. (2)

Quand la foule eût envahi l'église, le P. Lejeune, supérieur de la mission, entouré des PP. Jésuites et des sœurs agenouillées près des balustres, entonna le *Te Deum*. Il faut renoncer à peindre les sentiments de gratitude, de paix, de chastes délices qui inondèrent les âmes des saintes fondatrices en ce moment solennel. De pareilles émotions n'ont point de nom dans les langues humaines. Ce qui se passe alors entre l'âme et Dieu, dans ces avant-goûts du ciel, est le secret de l'éternité. Immobiles et absorbées dans un suave recueillement, leurs cœurs se fondaient d'a-

de la Nouvelle-France ; celui-ci dépêcha vers l'embarcation un canot qui revint, en toute hâte, annoncer l'heureuse nouvelle. "Quand on nous vint donner avis, s'écria le P. Lejeune, qu'une barque allait surgir à Québec, portant un collège de Jésuites, une maison d'Hospitalières et un couvent d'Ursulines, la première nouvelle nous sembla quasi un songe." (1)

En un instant, toute la population fut en émoi, et l'on se hâta de faire des préparatifs pour les recevoir avec toute la solennité que pouvait déployer la colonie naissante. Le gouverneur fit tapisser et paviser sa propre chaloupe et l'expédia à leur rencontre, afin de les ramener en triomphe. Lui-même descendit au bord du rivage pour les accueillir, accompagné de la garnison, du clergé, et suivi de toute la population qui ne se possédait pas d'enthousiasme et de bonheur. Tous les regards étaient fixés avec avidité sur la chaloupe qui s'avancait rapidement poussée par de vigoureux rameurs. Enfin, vers huit heures, elle accosta au rivage. Au même instant, tous les canons du fort saluèrent par de joyeuses salves les hôtes si ardemment désirés. "On voyait, dit la Relation, sortir d'une prison flottante ces vierges consacrées à Dieu, aussi fraîches et aussi vermeilles que quand elles partirent de leurs maisons ; tout l'océan avec ses flots et ses tempêtes n'ayant pas altéré un seul petit brin de leur santé."

La première qui mit pied à terre fut la mère de Saint-Ignace ; elle fut suivie de la mère de l'Incarnation et du reste de la troupe. Toutes se prosternèrent avec effusion en touchant cette nouvelle terre promise, devenue désormais pour elles le sol de la patrie. "Nous la baisâmes dans un transport de reconnaissance et de respect, en disant le verset : *Voluntarie sacrificabo tibi et confitebor nomini tuo Domine quoniam bonum est*, pour remercier Dieu de ses conduites amoureuses sur nous, et pour nous offrir à souffrir volontairement toutes les croix qu'il lui plairait nous envoyer."

Après les premières félicitations, le cortège se mit en marche vers la Haute-Ville, aux acclamations de la foule qui ne tarissait pas d'éloges, de bénédictions, de témoignages de reconnaissance envers nos héroïnes. Tout le parcours, depuis la grève jusqu'au sommet de la montagne et jusqu'à l'église, fut une véritable ovation. Les enfants s'empresaient autour des sœurs dans leur naïve admiration, et leur baisait les mains en signe de respect. Ça et là, quelques sauvages, venus par hasard des environs, suivaient un peu à l'écart, et regardaient, tout pensifs et muets d'étonnement, ce pacifique triomphe de la charité et du dévouement.

L'église de Notre-Dame de Recouvrance avait été ornée comme aux plus beaux jours de fête. "Elle était fort jolie, disent les Hospitalières ; la voûte et le balustre lui donnaient un air de propreté qui la rendait fort gaie." L'autel rayonnait de cierges et de fleurs champêtres, tandis que les festons de verdure et les jeunes arbres en fleurs qui décoraient la nef lui prêtaient un air de fraîcheur inaccoutumée, et répandaient dans toute la chapelle une atmosphère de suavité si odorante, qu'on eût dit le jardin embaumé de l'époux des cantiques. (2)

Quand la foule eût envahi l'église, le P. Lejeune, supérieur de la mission, entouré des PP. Jésuites et des sœurs agenouillées près des balustres, entonna le *Te Deum*. Il faut renoncer à peindre les sentiments de gratitude, de paix, de chastes délices qui inondèrent les âmes des saintes fondatrices en ce moment solennel. De pareilles émotions n'ont point de nom dans les langues humaines. Ce qui se passe alors entre l'âme et Dieu, dans ces avant-goûts du ciel, est le secret de l'éternité. Immobiles et absorbées dans un suave recueillement, leurs cœurs se fondaient d'a-

(1) Relations des Jésuites, 1639, p. 8.

(2) Nous avons d'abord cru, avec M. l'abbé Ferland, que l'église de Notre-Dame de Recouvrance s'élevait à peu près sur l'emplacement de l'église anglicane actuelle ; mais un examen attentif des anciens titres nous a convaincu qu'elle devait occuper le site ou les environs immédiats du presbytère de Notre-Dame.

mour et de reconnaissance envers le divin nocher qui les avaient conduites au port à travers tant de périls et d'orages. Des ruisseaux de larmes inondaient leurs figures enflammées.

L'hymne d'actions de grâces, accompagné de salves répétées d'artillerie, fut suivie d'une messe solennelle, durant laquelle les sœurs s'approchèrent de la table sainte, afin de remercier Dieu de tant de bienfaits. Au sortir de l'église, le gouverneur les conduisit dans le fort, où une députation des principaux habitants vint les complimenter et leur exprimer les sentiments de reconnaissance de la colonie. M. de Montmagny les invita ensuite à prendre le déjeuner à sa table et leur renouvela les assurances de sa protection et de son amitié. Il voulut lui-même les conduire dans leurs résidences respectives et subvenir à leurs premiers besoins. Tout le reste de la journée fut consacré aux réjouissances publiques, les magasins furent fermés et tous les travaux suspendus comme aux jours de fête.

En attendant la construction de leurs monastères, les deux communautés furent logées, les Ursulines dans une petite maison bâtie sur un quai à la Basse-Ville, les Hospitalières dans une maison assez vaste, construite, l'année même, par la Compagnie des Cent-Associés, et située à la Haute-Ville, en face du fort Saint-Louis. "Nous y trouvâmes, disent les fondatrices, quatre belles chambres et deux cabinets, mais pour tous meubles il n'y avait qu'une espèce de table, ou plutôt un bout de planche soutenue par quatre bâtons, et deux bancs de la même façon ; encore estimions-nous cela beaucoup."

"Comme nous n'avions quoique ce soit pour manger, Monsieur le Gouverneur eût la bonté de nous envoyer à souper ; nous n'étions pas mieux fourni de lits, ayant laissé dans le vaisseau tout notre équipage. Nous priâmes donc un ecclésiastique (1) d'avoir la bonté de nous faire apporter quelques branches d'arbres pour nous coucher, ce qu'il fit fort volontiers ; mais elles se trouvèrent si remplies de chenilles que nous en étions toutes couvertes. (2)

Ce fut dans ce dénûment que les Hospitalières passèrent la première nuit de leur arrivée, et qu'elles inaugurèrent leur sainte entreprise, heureuses de rencontrer dès leurs premiers pas cette compagne fidèle et chérie qui ne devait plus les quitter désormais : la pauvreté.

Dans la matinée du lendemain, le Père Lejeune, accompagné des PP. Jésuites nouvellement arrivés, conduisit dans de légères embarcations les deux communautés à la bourgade de Sillery, située à une lieue et tiers au-dessus de Québec. Cette résidence avait été fondée deux ans auparavant par le Commandeur de Sillery, en faveur des familles montagnaises et algonquines converties à la foi.

Les sauvages, prévenus de leur arrivée, les attendaient sur la grève et les accueillirent avec des transports de joie et par des salves d'arquebuses. Ne pouvant exprimer leurs sentiments, ils faisaient éclater leur allégresse par leurs gestes expressifs et par l'épanouissement de leur figure. Ils les escortèrent ainsi jusqu'à la chapelle, où ils entonnèrent en entrant un cantique en langue sauvage. En entendant cette naïve expression de leur reconnaissance et de leur foi, les religieuses ne purent contenir leur émotion. "Les larmes leur coulaient des yeux, racontent les Relations. Elles avaient beau se cacher, leur joie se trouvant trop resserrée dans leur cœur, se répandait par leurs yeux (3). On fit baptiser par les PP. nouvellement arrivés quelques néophytes, dont Madame de la Peltrie fut invitée à être la marraine.

"Au sortir de la chapelle, elles visitèrent les familles arrêtées et les cabanes voisines. Madame de la Peltrie, qui conduisait la bande, ne rencontrait petite fille sauvage qu'elle n'embrassât et ne baisât, avec des signes d'amour si doux et si forts, que ces pauvres barbares en restaient d'autant plus étonnés et édifiés, qu'ils sont

(1) C'était probablement M. l'abbé Jean Lejeune, qui fut leur premier chapelain.

(2) Histoire de l'Hôtel-Dieu, p. 15.

(3) Relations, p. 8—1639.

froids en leurs rencontres ; toutes ces bonnes filles faisaient de même sans prendre garde si ces petits enfants étaient sales ou non, ni sans demander si c'était la coutume du pays, la loi d'amour et de charité l'emportant par-dessus toutes les considérations humaines." Les sauvages, stupéfaits devant ce mystère de la charité chrétienne qu'ils ne comprenaient pas encore, ne pouvaient revenir de leur étonnement en entendant dire que ces filles Vierges n'avaient point d'hommes, qu'elles n'avaient d'autre époux que le Grand-Esprit, et d'autre amour que celui de leurs âmes.

De retour à Québec après cette journée si féconde en émotions, les Hospitalières et les Ursulines se séparèrent après s'être embrassées et s'être juré une amitié qui ne devait jamais se démentir. On dressa des autels dans leurs chapelles improvisées, et les deux communautés commencèrent les exercices de leurs fonctions respectives.

LE PREMIER DUEL DE GATECHAIR

Monsieur Gatechair racontait de la façon suivante son début dans la noble carrière des armes.

—En ce temps-là, dit-il, j'étais simple conscrit, j'avais tout au plus dix-sept ou dix-huit ans, presque un enfant. A peine si je savais me servir proprement de ma clarinette.

J'étais environ depuis une huitaine de jours au régiment, lorsque j'eus le malheur de me prendre de querelle avec un grand escogriffe de ma compagnie.

Il fut décidé qu'il fallait se donner un coup de *bayonnet*. Ça ne m'allait que tout juste ! L'autre était précisément, à ce qu'on disait, un dur à cuire. Il racontait lui-même qu'il en avait descendu des douzaines... Mais, enfin, les anciens étant tous d'avis que c'était nécessaire pour mon honneur militaire, je leur répondis :

—Eh ! bien, c'est bien ; on ira.

Je passe ma soirée à me *raiguiser* avec un camarade.

Le lendemain matin, j'arrive sur le terrain : l'autre était déjà là avec ses hommes.

Il se met à crier, du plus loin qu'il m'aperçoit :

—Eh ! bien, clampin !... il paraît que tu n'es pas pressé de t'aligner avec moi. Il faut donc te tirer l'oreille ?

—Touches-y voir un peu à mes oreilles ! lui dis-je, tout rouge.

Je viens près de lui, et je vois un grand fossé tout fraîchement creusé, avec la bêche encore à côté.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demandai-je. Allons-nous-en plus loin. Cet endroit-là n'est pas commode.

—Ça ? petit, me fait-il de sa plus grosse voix. Tu ne comprends donc pas ? Eh ! bien, ça, c'est ta fosse !

Je le regarde, un peu interloqué.

—Oh ! mais, continue-t-il en roulant des yeux terribles, c'est qu'on n'en est pas quitte pour une égratignure, avec moi ! quand j'ai touché un homme, il ne reste plus qu'à le faire enterrer !... Allons, conscrit, fais ta dernière prière.

Ma foi, il faut bien vous le dire, ce qu'il contait là me retournait... C'était ma première affaire. Il avait l'air si sûr de son fait !... Je regardais la fosse, et je me sentais tout je ne sais comment...
—Voyons, pas de ça ! me dis-je en moi-même.

Alors, pour secouer ma frayeur, je cours sur lui en lui criant :

—Tu n'as pas bientôt fini avec toutes tes histoires !

Et je lui allonge un coup de pied quelque part.

Il recule.

—Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? me dit-il.

Moi, je me sens un peu remis. Je redouble.

—Tiens ! attrape encore celui-là... et puis celui-là... avant de m'enterrer !

Mais il n'avait plus le même visage, il reculait... il reculait... J'avais toujours sur lui... Voilà-t-il pas qu'il prend tout à coup ses jambes à son cou, et qu'il se sauve comme un malheureux !...

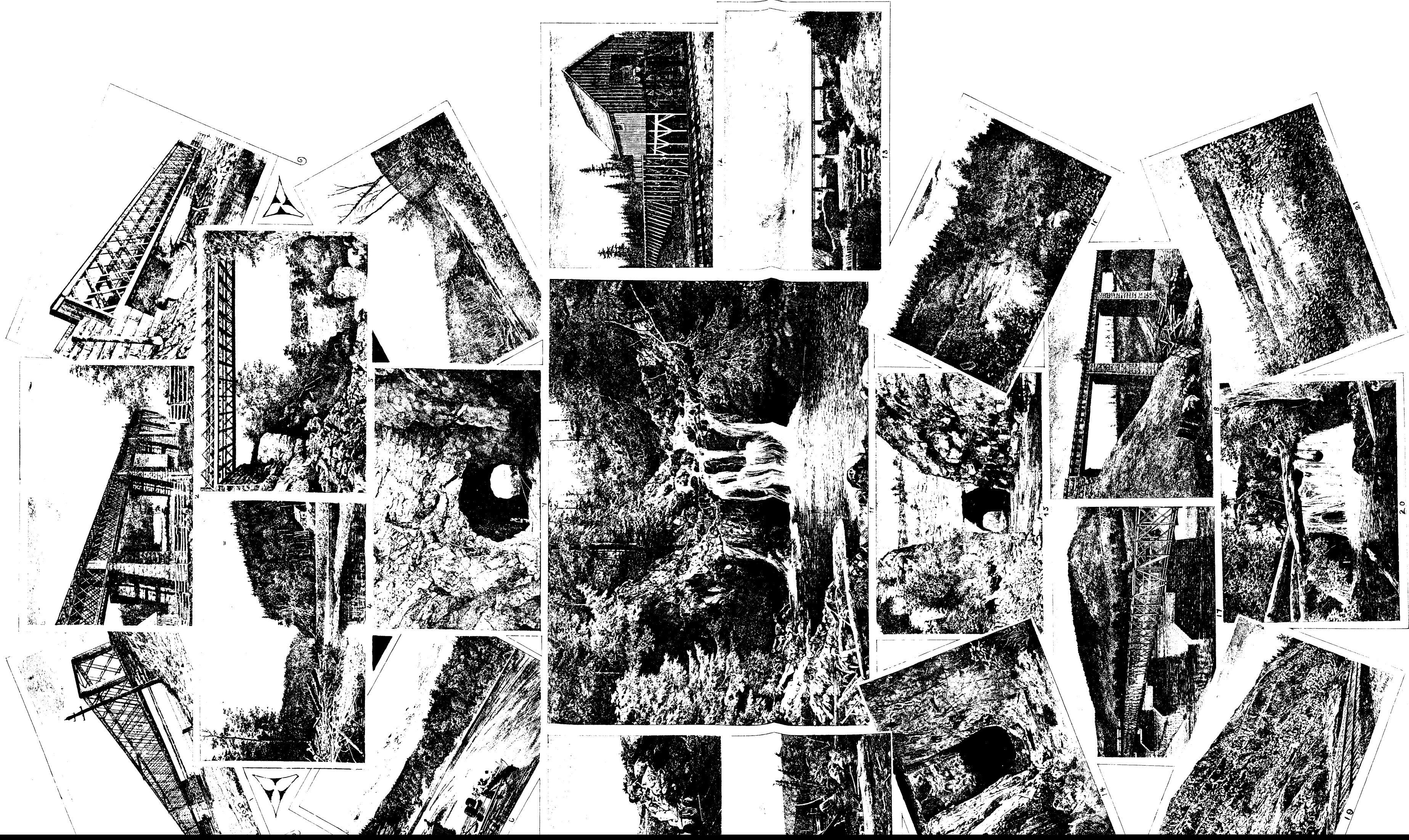
Les camarades se tenaient les côtes de rire. Depuis ce jour-là, l'autre a déserté. On ne l'a jamais revu au régiment.

Voilà l'histoire de mon premier duel. Aussi je ne les compte qu'à partir du second.

"Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête," comme disent ceux qui font usage du Rénovateur Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomate ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute souillure. On peut se le procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centimètres. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents Canada

(1) Québec est à environ une lieue et demie de distance du bout de l'île.

(2) Histoire de l'Hôtel-Dieu, p. 13.



PAYSAGES ET VUES SUR LE CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

- 1. Pont de Saokville. 2. Pont de Tivou-Gauche. 3. Pont de Ampit. 4. La Forêt d'Elber, sur la rivière Méapoué. 5. Petit Ch. Bie. 6. Rivière Remonski, Étang à Soumou.
- 7. Tunnel de Morrissey Bock. 8. Assommoir de Méapoué. 9. Tranchée dans le roc. 10. Camp. 11. Pont de Pouch. 12. Châte pres le Trunp.
- 13. Viaduc de Folly. 14. Viaduc de Folly. 15. Pont de Folly. 16. Pont de Folly. 17. Pont de Folly. 18. Pont de Folly. 19. Pont de Folly. 20. Pont de Folly. 21. Pont de Folly.

KIANA

SOUVENIR DES ILES SANDWICH.

PAR M. C. DE VARIIGNY.

I
(Suite.)

“Le temps passait. Kiana regardait moins la mer, Vakea la visitait plus souvent. Il ne faisait plus rien sans la consulter, et quand ils marchaient l'un près de l'autre sur la plage, les Kanaques se disaient tout bas : —Vakea aime Kiana, —et ils souriaient, parce qu'ils la trouvaient belle et qu'elle rendait le chef bon.

“Les prêtres seuls la craignaient. Vakea ne les interrogeait plus et leur refusait des victimes pour les fêtes. Il les évitait et parlait souvent à ceux qui l'approchaient de près de ce Dieu nouveau dont Kiana l'entretenait. Il avait parfois des accès de joie et des moments de tristesse profonde, mais aussitôt qu'il était près d'elle il était heureux.

“Kiana l'aima et consentit à devenir sa femme. Il jura devant le peuple, au nom de ce Dieu inconnu, qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle, et Kiana mit sa main dans la sienne. Elle s'agenouilla, et pour la dernière fois on la vit pleurer en regardant la mer. Puis elle leva les yeux en haut, et un doux sourire parut sur ses lèvres.

“Deux années s'écoulèrent. Vakea était heureux. Tous autour de lui l'étaient aussi. Les femmes ne craignaient plus qu'on leur enlevât leurs enfants pour les sacrifier à Kipi, dieu de la guerre, depuis que Kiana berçait dans ses bras et nourrissait de son sein une fille qu'elle avait nommée Malia, Marie, en kanaque. Elle était moins blanche que sa mère. Ses cheveux étaient noirs comme ceux de son père, mais on y voyait une tresse blonde comme celles de sa mère.

“—Kiana est mon ancêtre, dit Jane en s'interrompant, et, depuis l'époque dont je vous parle, toutes les femmes de la famille ont conservé ce signe distinctif de leur origine.

“Malia avait quatre ans quand Kiana fut atteinte d'un mal mystérieux. Elle devint plus blanche, plus maigre. Toujours fatiguée, elle marchait à peine et passait de longues heures étendue sur sa natte. Vakea ne la quittait pas. La voix si douce de Kiana était comme une musique à ses oreilles. Elle lui parlait de son Dieu, elle lui disait d'être bon pour son peuple, indulgent pour les coupables, tendre pour les faibles. Elle allait mourir, répétait-elle, mais elle irait là où elle le retrouverait un jour, où elle pourrait encore veiller sur lui et lui parler dans les heures de la solitude. Vakea pleurait.

“Kiana mourut. On crut parmi le peuple que les prêtres lui avaient donné un poison subtil. La douleur de Vakea fut effrayante. On ne pouvait l'arracher du cadavre de celle qu'il avait tant aimée. Sur son ordre, on brûla la cabane où elle avait vécu avant d'être sa femme. Sur l'emplacement il fit creuser un caveau où l'on déposa le corps, et il fit jurer à ses chefs de le mettre près d'elle quand il mourrait. Un an après, Vakea reposait près de Kiana.”

“Merci, dis-je à Jane, qui essayait quelques larmes, mais l'histoire est finie, ce me semble.

—Non, car quelques instants avant sa mort Kiana eut une vision. Il n'y avait près d'elle que Vakea et Kama, la plus âgée des deux femmes qui l'avaient recueillie. Elle prononça distinctement quelques phrases qui les frappèrent d'étonnement, et Vakea ordonna à Kama de ne les répéter jamais.

—Et comment Kimo pourrait-il les savoir ?

—Kimo est l'unique descendant de Kama, et l'on dit que la prédiction, car c'est ainsi qu'on la désigne, a été, malgré les ordres de Vakea, transmise dans la famille. Eu tout cas, le secret surpris au lit de mort a été religieusement gardé. Il n'est pas un Kanaque qui ne soit convaincu que Kimo le possède, et Kimo ne l'a jamais nié, mais il ne le dira jamais.

—Et Malia, que devint-elle ?

—Laisée orpheline à cinq ans, elle fut élevée par les principaux de la tribu, qui reportèrent sur l'enfant l'affection que leur avait inspirée sa mère. Elle était trop jeune à l'époque de sa mort pour se souvenir d'elle. Quelques-uns de ceux qui avaient été dans l'intimité de Vakea gardèrent bien la mémoire de ce Dieu révélé par Kiana, mais ces impressions s'effacèrent peu à peu. Il n'en resta qu'un souvenir vague dont les premiers missionnaires retrouvèrent une trace indistincte, sans savoir à qui l'attribuer. Devenue jeune fille, Malia épousa le chef de Kona et réunit le sud de l'île sous son autorité. Son fils aîné, qui lui succéda, est l'ancêtre de Kaméhaméha Ier.”

Je désirais vivement questionner Kimo ; mais l'heure était trop avancée, et force me fut de remettre au lendemain. Nous nous séparâmes, et, avant de m'endormir, j'écrivis sur mon calepin l'histoire de Kiana, dont les traits confus me hantèrent pendant mon sommeil et dont je m'efforçais vainement de deviner la prédiction.

II

“Il faisait grand jour quand je m'éveillai. Les bruits de la ferme, le gazouillement des oiseaux, les piétinements des chevaux, les chants bizarres des Kanaques me rappellèrent promptement à la réalité. Frank m'attendait pour l'accompagner dans une excursion à quelques milles de distance. Avant de s'absenter, il voulait donner des ordres à ses ouvriers, occupés dans la forêt, où ils achevaient des plantations de bois de sandal. Nous partîmes avec une petite escorte. L'air pur et vivifiant du

matin, l'allure rapide de nos chevaux, les ravissants paysages qui se déroulaient devant nous, achevèrent de dissiper mes rêves, et l'image de Kiana alla rejoindre ces impressions fugitives qui sommeillent dans notre mémoire, et qu'un mot réveille en sursaut, comme la Belle-au-bois-dormant des contes de fées.

Je ne sais quelle avait été la nature des rêves de mon compagnon, mais un changement s'était produit en lui. Ce n'était plus le jeune homme timide et taciturne de la veille. Son front s'était éclairci, son regard n'était plus voilé. Il maniait avec aisance un magnifique cheval dont les sobresauts coquets faisaient valoir la sûreté de sa main et sa taille souple et nerveuse.

—Quel bel animal vous avez là, Frank !

—Oni, et il est aussi docile que beau. Il n'a pas été monté depuis quelques jours, et, comme je le réserve pour Jane, j'ai voulu m'assurer s'il n'était pas trop vif.

—Vous ne craignez pas de le fatiguer ?

—Sultan ne se fatigue pas pour si peu de chose. Il peut voyager une journée entière sans mouiller un poil de sa robe ou ralentir son allure. reprit-il en caressant doucement le cou du noble animal, qui inclinait la tête pour atteindre la main de son maître.

—Avez-vous vu Jane, ce matin ?

—Non. Elle m'a fait dire que, partant demain, elle passerait la journée à la ferme et la consacrerait à mon père. Vous avez remarqué hier comme il a du plaisir à la voir, et combien elle, si hautaine d'ordinaire, est douce et bonne avec lui.

—Le fait est qu'il semble l'aimer comme une fille et qu'elle le traite comme un père.

—Cela est vrai, dit-il en rougissant, et ce n'est pas la première fois que je le remarque ; mais hier, après notre conversation, lorsque je suis entré chez mon père, cette impression a été plus vive. Malheureusement cela ne supprime pas les difficultés, et j'en vois de grandes.

—Quelles sont-elles ?

—Tout d'abord me faire aimer d'elle, obtenir son aveu : voilà les deux premières, et pour vous, qui connaissez le caractère de Jane, vous conviendrez que la seconde n'est pas la moindre ; puis avoir le consentement de son père et celui du roi. Je sais que son père et le mien sont liés d'une vieille amitié, cimentée par des dangers communs. De ce côté, la réussite est possible, mais le roi me connaît peu.

“Soit, mais vous connaissez la reine, qui a été l'amie de votre sœur. Vous savez qu'Emma a un grand empire sur l'esprit du roi, et qu'il l'aime passionnément. Elle vous connaît, vous apprécie, et maintes fois je l'ai entendue parler de vous et de votre père. Elle vous cite comme un fils modèle et même comme une sorte de héros à la suite de je ne sais quelle aventure où vous l'avez tirée d'un grand danger.

—Je n'ai fait que ce que tout autre eût fait à ma place. Il y a quelques années, avec ma sœur qui vivait alors et qu'elle aimait tendrement, elle voulut, malgré mes avis, suivre nos Kanaques qui allaient chasser des bœufs sauvages. Ne pouvant les accompagner, je leur demandai de ne pas se mêler aux chasseurs, de se tenir sur un monticule qui dominait la plaine et d'assister de loin, sans y prendre part, à ces courses dangereuses. Elles me le promirent. Malgré moi, j'étais inquiet, préoccupé. Ayant terminé plus tôt ce qui me retenait à la ferme, je partis dans l'après-midi et gagnai rapidement, par des chemins de traverse, le lieu du rendez-vous. Elles avaient suivi mon conseil, mais, au lieu de mettre pied à terre, elles étaient restées en selle. Leurs chevaux, excités par les cris des *vaqueros*, par la vue de leurs compagnons qui galopaient dans la plaine et contournaient le monticule, avaient entraîné les deux imprudentes, qui n'en étaient plus maîtresses. Elles n'auraient couru que peu de risques, si elles s'en étaient fées à l'instinct de leurs montures, dressées de longue date à la poursuite des bœufs, mais elles essayèrent de les diriger, et cela si malencontreusement qu'elles disparurent dans des nuages de poussière au milieu du troupeau affolé. Une chute, un faux pas, elles étaient perdues. Je réussis à les rejoindre. Le sifflement de mon lasso jeta de droite et de gauche les animaux effrayés, et je parvins à saisir la bride de la monture d'Emma au moment où, presque étouffée par la masse confuse qui s'agitait autour d'elle, elle allait tomber de son cheval, qui lui-même se soutenait à peine. Ma sœur, plus expérimentée, avait pu profiter de ma trouée dans le troupeau pour se dégager et rejoindre mes Kanaques, qui, voyant le danger, ne suivaient sans hésiter. Emma m'en a gardé une vive reconnaissance. Depuis son mariage, je ne l'ai pas revue, mais je crois avec vous que, l'occasion se présentant, elle serait heureuse de me venir en aide.

—Et l'occasion se présente. Votre mariage avec Jane ferait de vous son parent et rapprocherait d'elle le frère d'une amie qu'elle regrette. Elle a quelque influence sur Jane qui l'aime et la respecte, et de ce côté, comme du côté du roi, elle peut être pour vous une alliée précieuse. Je puis aussi vous être utile auprès du roi, vous le savez.

—Merci de vos encouragements et de votre amitié. Je ferai ce que vous me dites, mais combien il me sera difficile de m'assurer du cœur de Jane !

—Voilà bien les amoureux. Ils ne voient que les obstacles, et lorsqu'ils sont comme vous, Frank, ils se méfient toujours d'eux-mêmes.

—C'est vrai, mais le sort en est jeté, et j'irai jusqu'au bout. Je l'aime trop pour qu'elle ne finisse pas par m'aimer un peu.”

Nous étions arrivés au terme de notre excursion. Frank me fit visiter ses plantations,

qui s'étendaient déjà sur un espace considérable. Il m'expliqua qu'autrefois toute cette partie de la montagne avait été occupée par une forêt de sandal, complètement dévastée par une exploitation inintelligente. Ce bois se vendant fort cher en Chine, les chefs n'avaient pas résisté à la tentation d'en tirer parti dans des temps difficiles. Il voulait reconstituer ce capital détruit ; chaque année on plantait quelques milliers de jeunes arbres. Nous passâmes deux heures à examiner les travaux ; j'admire l'initiative de mon jeune ami, la sûreté de son jugement, sa douceur et sa patience avec les Kanaques. Il savait les persuader, les intéresser à la réussite de ses projets, les associer à son œuvre, dont il prenait la peine de leur expliquer le but. C'est à lui et à ses pareils que l'archipel hawaïen doit aujourd'hui sa prospérité et le maintien de son indépendance.

Après un repas léger, nous nous mîmes en route pour regagner la ferme. Frank était impatient, aussi l'après-midi était-elle peu avancée quand nous arrivâmes. Jane nous vit venir ; assise sur la véranda auprès de notre hôte, elle nous accueillit avec un sourire malicieux.

“Nous ne vous attendions pas si tôt, dit-elle à Frank. Votre père disait que vous ne reviendriez qu'à la nuit, et que la plantation avait pour vous tant d'attraits que vous ne pouviez vous en arracher.

—En temps ordinaire, c'est vrai, répondit-il ; mais aujourd'hui, je savais vous retrouver, et je vous vois si rarement.

—C'est donc pour moi que vous êtes revenu ? reprit-elle en essayant de maintenir la conversation sur un ton enjoué qui contrastait avec l'air grave et simple de Frank.

—Oui.

Elle me tendit la main pour dissimuler son embarras, et nous échangeâmes quelques phrases banales. Frank nous quitta pour veiller aux préparatifs de départ du lendemain. Lorsqu'il revint, il proposa à Jane de sortir avec lui. La grande chaleur du jour était passée ; une brise tiède et parfumée agitait doucement les grands hibiscus dont les branches élevées ondulaient sous le poids léger des oiseaux qui cherchaient un gîte pour la nuit. Elle prit son bras, et je les regardai s'éloigner en faisant des vœux bien sincères pour mon jeune ami.

La cloche du repas les ramena après une heure d'absence. Jane avait les yeux humides. —Qu'avez-vous ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

—J'ai accompagné Frank au tombeau de sa mère et à sa sœur ; il m'a parlé d'elles, et cela m'a émue, moi qui n'ai pas connu ma mère et qui n'ai pas eu de sœur.

—Frank eût pu choisir un autre but de promenade et un sujet d'entretien plus gai pour vous.

—Non certes, et je ne vous comprends pas, dit-elle avec cet accent d'impatience que j'avais quelquefois observé chez elle ; non certes, je ne vous comprends pas de le blâmer. L'on ne parle de ceux que l'on a aimés qu'à ceux qu'on estime et qu'on aime.

—Vous avez raison, et j'ai tort. Je sais combien Frank vous estime et vous aime, aussi.

Elle m'interrompit par un geste, en me regardant bien en face comme pour deviner le fond de ma pensée et y chercher une intention cachée. puis tout à coup elle détourna les yeux avec une indifférence hautaine. —Le dîner nous attend, reprit-elle, et je compte sur vous pour nous choisir quelque sujet d'entretien... fort gai.

Nous nous mîmes à table. J'essayai d'obéir, mais sans succès, et malgré moi j'observai plus que je ne causai. Frank avait l'air sérieux, mais sans tristesse ; il parlait plus volontiers. Quant à Jane, elle semblait par moments prendre à tâche de le faire sortir de son calme, elle le contredisait, puis, l'instant d'après, elle le contait attentivement. Il nous entretenait de ses projets, de l'avenir réservé à l'archipel hawaïen, des progrès rapides de la civilisation, des convoitises politiques des grandes puissances. Partisan déclaré de l'indépendance, il voyait avec inquiétude grandir l'influence américaine, et il comptait sur la France et sur l'Angleterre pour maintenir l'équilibre au profit de la race indigène.

—On a été trop vite, nous dit-il. Le passé, sort à peine de la féodalité, et déjà l'on trouve le régime constitutionnel trop peu libéral. On oublie qu'il n'y a pas un siècle que les premiers missionnaires sont arrivés ici. On s'aveugle sur les résultats obtenus. Il faut bien peu connaître les Kanaques pour s'imaginer que tous soient ralliés de cœur au christianisme.

—Le plus grand nombre l'est cependant, dit Jane, mais il en est beaucoup qui ont abandonné les pratiques superstitieuses de leurs ancêtres sans rien mettre à leur place. Quelques-uns y tiennent encore, mais ils le dissimulent avec soin. Je soupçonne fort Kimo d'être de ces derniers.

—Kimo ! m'écriai-je, n'est-ce pas celui dont vous nous parliez hier ?

—Lui-même.

—Et vous avez encore auprès de vous un des derniers sectateurs de Pélé ?

—Je ne sais s'il croit à Pélé et s'il l'adore en secret ; je sais seulement que Kimo ne partage pas les opinions de la plupart des Kanaques, qu'il se tient à l'écart de toutes pratiques religieuses. J'ai vainement tenté de savoir ce qu'il pense à ce sujet ; il se maintient dans un silence respectueux.

—Kimo vous est dévoué, n'avez-vous dit ?

—A la vie et à la mort. Il ne m'a jamais quittée. Sa mère était ma nourrice. Kimo m'accompagne dans toutes mes excursions. Actif, énergique, intelligent, il comprend à demi-mot ; sa probité est à toute épreuve ; quand je

suis à Honolulu, c'est lui qui règle mes comptes, dirige mes domestiques. En voyage, c'est un guide sûr, un homme de ressources, vous en jugerez demain. Je lui ai tracé notre itinéraire, cela suffit. Nous pouvons nous en fier à lui pour les détails et nous mettre en route, sûrs que tout est prévu, même l'imprévu.

—C'est un homme précieux... Et il sait la prédiction de Kiana ?

—Je n'en doute pas, mais je doute qu'il vous la dise. Kimo n'a qu'un défaut : il n'aime pas les étrangers. Vous le trouverez poli, respectueux, mais réservé, et si vous réussissez à lui arracher son secret, vous serez bien habile.

—Et pourquoi Kimo n'aime-t-il pas les étrangers ?

—Je ne sais ; Kimo n'aime que moi, et il a pour moi un dévouement sans bornes. Kimo parle peu, c'est un Kanaque de la vieille roche, concentré, fier de son origine et de sa race, dur à lui-même et aux autres. Ses compatriotes l'estiment et craignent. Il est très-intelligent, très fin, et vous vous heurterez à une résistance inébranlable, je le crois.

Tout cela n'était pas fort encourageant. Je ne m'en promis pas moins à part moi de faire de mon mieux. Frank nous avait écoutés sans mot dire.

Comme la veille, nous allâmes rejoindre notre hôte. La soirée se passa sans incidents, et nous nous séparâmes de bonne heure. Nous devions nous mettre en route le lendemain à la pointe du jour.

Au lever du soleil, notre caravane était en marche. Profitant de la fraîcheur de la matinée, nous avions franchi la clairière et nous atteinions la lisière de la forêt. Nous fîmes une courte halte pour saluer d'un dernier regard la demeure hospitalière que nous venions de quitter.

Une brise légère nous apportait les *alohas* des Kanaques groupés autour de notre hôte. Nous agitâmes nos mouchoirs, et quelques instants après l'ombre silencieuse des bois ferma l'horizon derrière nous. La route s'enfonçait en droite ligne dans un feuillage de verdure. Kimo, entre deux Kanaques, ouvrait la marche. Venaient ensuite des *vaqueros* montés sur de petits chevaux secs et nerveux. Autour du pommé de leurs selles mexicaines s'enroulait le lasso de cuir qui ne les quitte jamais et qui est entre leurs mains une arme redoutable. Une hachette courte et luisante brillait à leur ceinture, et de leurs fortes guêtres de cuir on voyait sortir le manche du couteau qui leur sert à achever les bœufs sauvages ou les sangliers et à les dépecer. Derrière eux s'avançait un peloton de femmes indigènes, c'était l'escorte de Jane. Rien ne saurait rendre l'aspect pittoresque de ce groupe de femmes aux longues draperies de couleurs vives, couronnées d'épaisseurs torsades de fleurs et de feuilles. Le cou de leurs chevaux était entouré de guirlandes de fougères destinées à les protéger de la chaleur et à écarter d'eux les piqures des moustiques. Jane, Frank et moi suivions à une certaine distance ; des Kanaques, dirigeant devant eux les mules chargées de nos bagages et de nos provisions, fermaient la marche.

Désireux de laisser mes deux compagnons à eux-mêmes, je poussai mon cheval en avant et rejoignis Kimo. Je le connaissais de vue, mais nous n'avions jamais échangé que quelques paroles banales, quand, à Honolulu, j'allais rendre visite à la princesse. Il s'inclina en me voyant, et les deux Kanaques qui étaient auprès de lui ralentirent discrètement le pas de leurs montures pour nous permettre de prendre les devants.

—Impossible d'être plus exact, Kimo ; grâce à toi, nous sommes partis à l'heure dite.

—La princesse m'avait donné ses ordres, je les ai exécutés.

—Et il était difficile de les exécuter mieux, repris-je sans m'émouvoir de ce début qui promettait peu. Quand arriverons-nous au volcan ?

—Demain dans l'après-midi, ou le soir, au plus tard.

—Oh camperons-nous aujourd'hui ?

—A Olaa. Le pâturage y est bon et l'eau fraîche. Nos hommes auront vite fait de vous construire les abris nécessaires pour une nuit. En cette saison, on y trouve en abondance des oies sauvages, et d'ailleurs les provisions ne nous manquent pas.

—Je vois que l'on peut s'en fier à toi. Tu as souvent parcouru ce district ?

—Bien souvent ; il en est fait mention dans nos légendes.

—Je sais, par Jane, que tu connais beaucoup de chants anciens. Il en est un surtout qui m'a vivement intéressé, celui de Kiana ; tu le sais ?

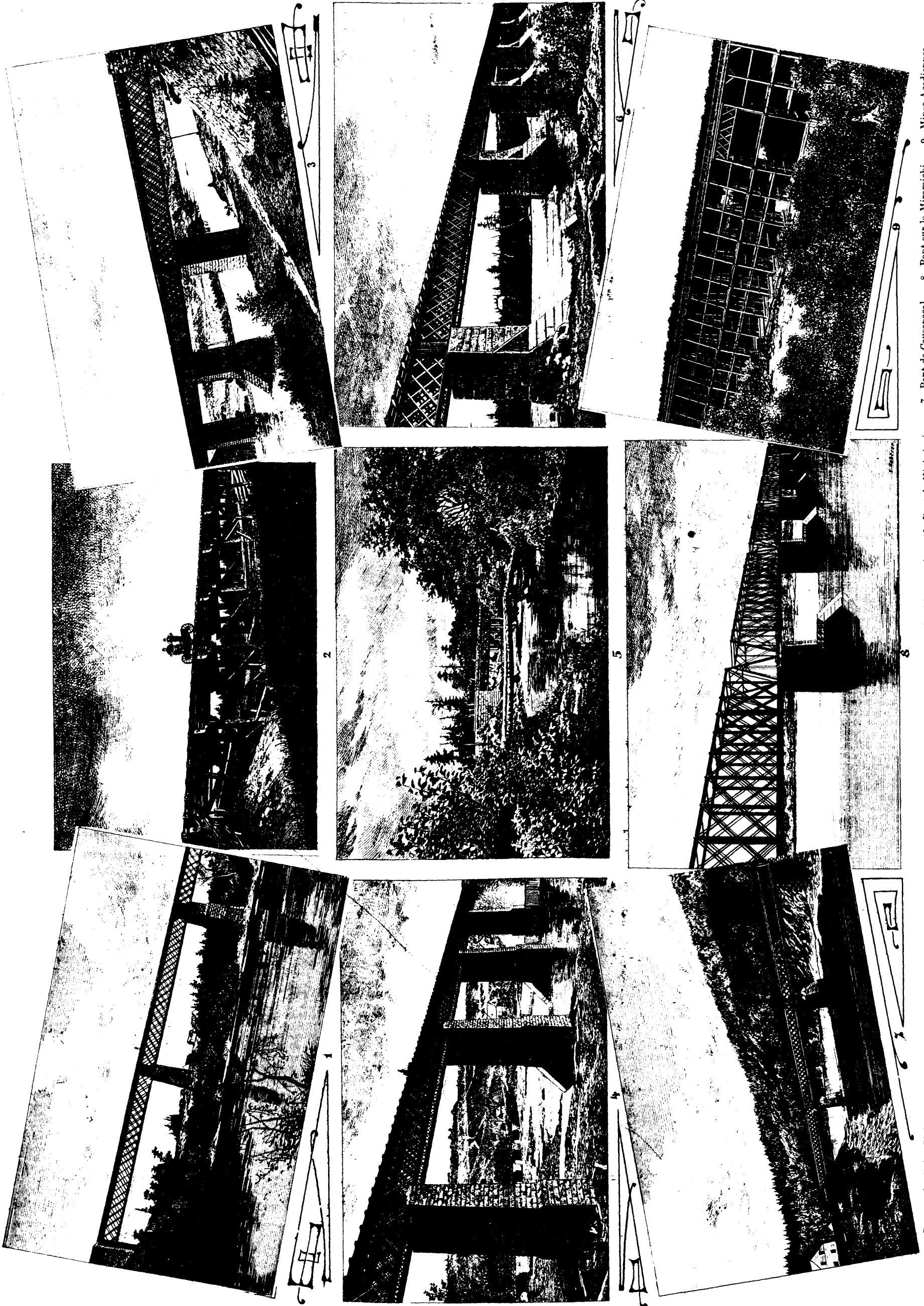
—Oui, et avant-hier j'ai entendu la princesse vous le réciter. J'étais sous la véranda.

—Alors tu as dû entendre ce qu'elle a répondu à mes questions ?

—Oui, reprit-il sans la moindre hésitation. Elle vous a dit que je connaissais la prédiction de Kiana. C'est vrai. Elle a ajouté que je garderais probablement le secret, c'est vrai aussi. J'ai juré à ma mère comme elle avait juré à la sienne, que ce secret ne serait pas trahi. On ne connaîtra la prédiction de Kiana que le jour où elle s'accomplira... Il s'interrompit et garda le silence quelques instants. —Ecoutez-moi, reprit-il ; je sais que vous êtes un ami de ma race, que vous défendez ses droits et son indépendance contre les étrangers, je vous en remercie. La prédiction de Kiana est peut-être à la veille de s'accomplir. Le jour où cela sera, si je vis encore, je vous la dirai ; jusque-là, je me tairai.

Je le regardai avec étonnement. Il parlait avec une si étrange conviction que je me sentis ému.

—Soit, je respecte ton silence, souviens-toi de ta promesse.



1. Pont sur la rivière Philippe 2. Pont d'Aulac (N.E.) 3. Pont du Grand-Métis 4. Pont des Trois-Pistoles 5. Rivière Kouchibouguacis 6. Pont de Nipissignit 7. Pont de Causapescal 8. Pont sur la Miramichi 9. Mines Acadiennes

PONTS SUR LE CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

GRANDS TORTS

On a beau dire et beau faire, tout le monde a grandement tort de ne pas lire les annonces. Si une épidémie sévit dans le pays; si un chemin est infecté de voleurs; si la sûreté publique est menacée, vite les journaux s'empressent de mettre leurs lecteurs sur leurs gardes. Il en est ainsi des annonceurs honnêtes. S'ils annoncent telle et telle ligne de marchandises à bon marché, c'est pour mettre le public acheteur en garde contre les habileurs qui annoncent ce qu'ils n'ont pas. La maison

A. PILON & Cie.

a une renommée toute faite pour ses annonces. Elle n'annonce dans les journaux que ce qu'elle a à vendre, et ses prix sont toujours tels qu'annoncés. La plus grande honnêteté préside à toutes ses annonces; et tous nos lecteurs devraient, dans leur intérêt, se faire un devoir de lire les annonces de cette maison. Ce serait un grand moyen pour eux d'économiser pour leurs achats d'automne.

Messieurs A. PILON & Cie. ont certainement aujourd'hui le plus grand, le plus beau et le plus riche magasin de détail de toute la Puissance. Ce magasin a deux grandes vitrines où sont exposées tous les jours les dernières nouveautés de Paris, Londres et New-York. Après avoir été considérablement agrandi, il possède maintenant deux immenses portes afin de donner plus de facilité aux milliers de pratiques qui entrent chez nous tous les jours. Aujourd'hui, nous n'avons pas honte de le dire, notre magasin est le grand centre d'attraction à Montréal. Tout le monde s'y rend en foule; les uns pour voir ce qui s'y passe, les autres pour acheter de bonnes et belles marchandises à bon marché.

- Voici quelques prix pour cette semaine :
- 5 caisses de beaux casimirs à chemises Union, 15c valant 30 cents.
 - 5 caisses de bons casimirs à chemises tout laine, 25 cts., valant 40 cents.
 - 25 caisses de magnifiques fanelles rouges et de fantaisie, à des bas prix qui ne se voient pas ailleurs.
 - Nos alpacas de 10 cents sont bien bons.
 - Nos alpacas de 15c valent 25 cents ailleurs.
 - Nos alpacas de 20c sont annoncés pour 35c partout.
 - Nous ne parlons pas de nos lignes supérieures, elles sont aussi riches que la soie.

TWEEDS ! TWEEDS !!

Nous venons de recevoir au delà de 1000 pièces de tweeds d'automne, patrons nouveaux et variés. Nous avons une belle ligne de tweeds pour 25 cents seulement. Nous en avons une autre belle ligne pour 30 cents seulement. Nos tweeds de 40 cents et 50 cents font fureur. Mais ce qui surpasse tout, ce sont nos beaux tweeds de 60 et 75 cents. Tout le monde en parle. La rage, aujourd'hui, est pour nos magnifiques tweeds de fantaisie, anglais, écossais et canadiens. Nos tailleurs peuvent à peine suffire à prendre les ordres des messieurs qui veulent avoir des habits de goût. Notre département d'étoffes à robes est au complet. Nous avons ce qu'il y a de plus nouveau; et tous les patrons sont dans les couleurs les plus recherchées.

ETTOFFES A MANTEAUX.

Demandez nos beaux matelassés pour manteaux. Tous nos cotons et nos indiennes sont réduits. Nous voulons faire le plus grand commerce de détail, cet automne, de toute la Puissance; pour cela, il nous faut vendre à meilleur marché que tout le monde, et nous le ferons.

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL

Toujours à l'Enseigne de la Boule Verte.

7-37-52-57

A. GELINAS, AVOCAT, No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hôtel Richelieu), Montréal.



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY

POUR POMPER L'EAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, Etc.

C'est le Moulin à vent le plus économique, eu égard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction, et l'on garantit entière satisfaction.

Demandez le Catalogue Illustré et la Liste des Prix.

CHARLES GARTH & Cie

Dominion Metal Works, 536 à 542, RUE CRAIG.

LES OVULES SUÉDOIS Seul remède efficace et agréable.

Personnes désireuses de guérir vite et bien: Urines irritées, Gravelle, Calculs, Douleurs de la vessie et des reins, Écoulements, Rétrécissements, etc., prendront tout de suite les **OVULES SUÉDOIS**. — Agent pour le Canada: A. DELAU, 223, St. Gill street, Montréal, et dans les principales Pharmacies.

DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

A. BEAUCHEMIN & CIE.
MANUFACTURIERS DE
Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles; nous profitons de cette occasion pour vous avertir de venir à notre établi sement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus, que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles.

A. BEAUCHEMIN & CIE.
MANUFACTURIERS DE
MOULINS A BATTRE

304 ET 304 1/2, RUE CRAIG, MONTRÉAL.

8-30-17-137

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY.

DEVINS' WORM PASTILLES.

The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults.

Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults.

PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.

APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la malle à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

MANUFACTURE DE VINAIGRE DE MONTREAL,
No. 41, RUE BONSECOURS.

PRIX A L'EXPOSITION DE CENTENAIRE A PHILADELPHIE ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTREAL.

Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier.

8-20-52-118

MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire

Province de Québec, Département de l'Immigration du Gouvernement.

Les personnes qui auraient besoin de Fermiers, Artisans, Serviteurs et autres, devront s'adresser à

B. IBBOTSON,
Agent de l'Immigration du Gouvernement
8-20-26-115 No. 19, Rue St. Bonaventure.

ABEL PILON & Cie.
33, RUE DE FLEURS, PARIS.

Credit Litteraire & Musical,
POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES.

Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LITTÉRATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc., etc., ainsi que des publications MUSICALES des principaux éditeurs de Paris.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie.

Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable en piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

Frais de douane et de transport payables à l'arrivée des ouvrages. S'adresser à

M. E. DANSEREAU,
17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTRÉAL.
Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada.

VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS
8-11-52-98.

FAITES USAGE DU SIROP EXPECTORANT,
DE L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du **Dr. J. EMERY CODERRE.**
64, RUE ST. DENIS, Coin de la RUE DORCHESTER.
A vendre chez tous les Pharmaciens.

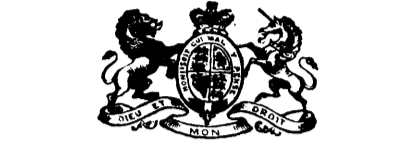
ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE
SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1840. Ordonné depuis plus d'un demi-siècle par les plus célèbres Médecins de Paris et de tous les pays comme un remède infailible contre:

GOUTTE ET RHUMATISMES
Soulage instantanément les douleurs et guérit radicalement.

Montreal: A. DELAU, No 611 Street, 223, agent pour le Canada, et PHILIPS SQ.

DÉPÔT GÉNÉRAL: 4, rue de l'Ébiquier, PARIS.

DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 215, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.



CONTRAT DES MALLÉS.

Des SOUMISSIONS adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, VENDREDI, le 21 septembre prochain, pour le transport des malles de Sa Majesté, sur un contrat proposé pour quatre ans dans chaque cas, entre les places sous-mentionnées, à partir du 1er janvier prochain:

- KINGSEY FALLS et KINGSEY SHINGS, six fois par semaine.
- RICHMOND EAST et SYDENHAM PLACE, six fois par semaine.
- LOTBINIERE et RIVIÈRE BOIS-CLAIR, trois fois par semaine.
- ST. ÉVARISTE DE FORSYTH et SAINT-HONORÉ, trois fois par semaine.
- BEGON et TROIS-PISTOLES, deux fois par semaine.
- MATAPÉDIAC et RUNNYMÈDE, une fois par semaine.
- STE. MONIQUE et STE. PERPÉTUE, une fois par semaine.

Des avis imprimés contenant toutes les informations quant aux conditions du contrat proposé, peuvent être vus et des blancs de soumission obtenus, aux Bureaux de Postes sus-mentionnés, aux bureaux intermédiaires et au bureau du soussigné.

WILLIAM G. SHEPPARD,
Inspecteur des Postes.
Bureau de l'Inspecteur.
Québec, 26 juillet 1877. 8-32-6-136

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND
NE FAILLIT JAMAIS ET REST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.
8-19-52-112



COLLEGE MILITAIRE DE KINGSTON.

Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident, le 3 Juillet et le 18 Décembre prochains (1877).

Tous les renseignements nécessaires peuvent être obtenus sur demande à l'Adjudant-Général à Ottawa, ou aux Députés-Adjudants-Généraux des Districts Militaires. Les demandes pour admission doivent être adressées à l'Adjudant-Général au moins un mois avant la date de l'examen.

(Par ordre)
W. POWELL, Colonel,
Adjudant-Général.
Quartiers-Généraux, Ottawa, 11 avril 1877. 8-182-6-116

A. CHARBONNEAU & CIE. Entrepreneurs Menuisiers

No. 10, RUE LLE EVANS
ENTRE LES Rues St. Urbain & St. Charles Borromée
MONTRÉAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-26-85

RECOMPENSE NATIONALE DE 10,000 francs
Grande Médaille d'OR à T. LAROCHE

QUINA LAROCHE
ÉLIXIR

Fortifiant et fébrifuge, très-efficace contre les affections de l'estomac, le sang pauvre et les mauvaises fièvres intermittentes ou anciennes, etc.
Paris, 22, rue Drouot, et les pharmacies.

Vente: à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, pharmacien.
PAUTIC & CIE. R. MCLEOD
HENRY R. GRAY J. E. BURKE
LAVIOLETTE & NELSON W. E. BRUNET
JOS. LEDUC. J. B. MARTEL.

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour une circulaire. Argent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto. 8-18-52-109

ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuier, professeur de navigation, et ex-professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes seront comme suit:
L'école sera ouverte tous les jours pendant l'année, (excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août), depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.
Les samedis, elle se fermera à midi.
Le programme des études sera le suivant:

PREMIER COURS.
Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes-marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de vice-voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.
Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (métalodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS.
Partie théorique.
Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée, auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge, en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.
Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et le progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.
Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuier, à Québec.

Par ordre,
J. A. CHAPLEAU,
Secrétaire de la Province de Québec.
8-20-4f-110

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES ET DE MARCHANDISES DE GOUT

qu'il y avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier; eh! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe, à l'enseigne du Chapeau Rouge, et vous y trouverez un assortiment complet de toutes espèces de marchandises, spécialement dans les modes, importées directement d'Europe, Chapeaux garnis gratis.

JOS. ROY,
573, RUE STE. CATHERINE,
A l'Enseigne du Chapeau Rouge.
8-15-54-10

EM. TERQUEM

Commissionnaire en Marchandises
(Ex-représentant des Editeurs Français à l'Exposition de Philadelphie)
2, RUE JULES J. POISSONNIERE, PARIS

a le plaisir d'informer messieurs les Libraires et Négociants du Canada, qu'il se charge de tous leurs achats sur la place de Paris, soit en livres ou tous autres articles. Il serait heureux de répondre à toute demande de renseignements.
Il sollicite également la faveur des ordres des membres du Clergé pour les fournitures des Institutions catholiques. Les commissions remises seront l'objet d'une attention la plus scrupuleuse.
8-20-52-116

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DREHARATS.